

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1923

THÈSE

POUR LE

N°

322

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

M. MALLET (Paul-Marie-Joseph-Raphaël)

Né le 29 janvier 1892, à Veilly-sur-Sauldre (Cher)

L'« INFORTUNE » DU POÈTE GILBERT

Président : M. MÉNÉTRIER, Professeur

PARIS

FROMENT FRÈRES ET LE SQUERNE

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

7 bis, rue Laromiguière (v°)

1923

322

L' « INFORTUNE » DU POÈTE GILBERT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1923

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

M. MALLET (Paul-Marie-Joseph-Raphaël)

Né le 29 janvier 1892, à Veilly-sur-Sauldre (Cher)

L'« INFORTUNE » DU POÈTE GILBERT

Président : M. MÉNÉTRIER, Professeur

PARIS

FROMENT FRÈRES ET LE SQUERNE

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

7 bis, rue Laromiguière (v^e)

1923

LE DOYEN : M. ROGER.

PROFESSEURS : MM.

Anatomie.	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale.	CUNEO.
Physiologie.	Ch. RICHET.
Physique médicale.	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale.	DESGREZ.
Bactériologie.	BEZANÇON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.	N...
Pathologie médicale.	LECENE.
Pathologie chirurgicale.	PRENANT.
Anatomie pathologique.	Marcel LABBE.
Histologie.	LETULLE.
Pharmacologie et matière médicale.	RICHAUD.
Thérapeutique.	CARNOT.
Hygiène.	BERNARD.
Médecine légale.	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MENETRIER.
Pathologie expérimentale et comparée.	ROGER.
	ACHARD.
	WIDAL.
	GILBERT.
	CHAUFFARD.
	MARFAN.
	NOBECOURT.
	H. CLAUDE.
	JEANSELME.
	P. MARIE.
	TEISSIER.
	DELBET.
	LEJARS.
	HARTMANN.
	GOSSET.
	De LAPERSONNE.
	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
	J.-L. FAURE.
	BROCA Auguste.
	VAQUEZ.
	SEBILEAU.
	DUVAL.
	SERGENT.
Clinique médicale.	
Hygiène et clinique de la première enfance.	
Clinique des maladies des enfants.	
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	
Clinique des maladies du système nerveux.	
Clinique des maladies contagieuses.	
Clinique chirurgicale.	
Clinique ophtalmologique.	
Clinique urologique.	
Clinique d'accouchements.	
Clinique gynécologique.	
Clinique chirurgicale infantile.	
Clinique thérapeutique.	
Clinique oto-rhino-laryngologique.	
Clinique thérapeutique chirurgicale.	
Clinique propédeutique.	

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.	MM.	MM.	MM.
ABRAMI.	DUVOIR.	LARDENNOIS.	RATHERY.
ALGLAVE.	FIESSINGER.	LE LORIER.	RETTELER.
BAUDOUIN.	GARNIER.	LEMIERRE.	RIBIERRE.
BASSET.	GOUGEROT.	LEQUEUX.	ROUSSY.
BLANCHETIERE.	GREGOIRE.	LEREBoullet.	ROUVIERE.
BRANCA.	GUENIOT.	LERI.	SCHWARTZ.
CAMUS.	GUILLAIN.	LEVY-SOLAL.	STROHL.
CHAMPY.	HEITZ-BOYER.	MATHIEU.	TANON.
CHEVASSU.	JOYEUX.	METZGER.	TERRIEN.
CHIRAY.	LABBE (Henri).	MOCQUOT.	TIFFENEAU.
CLERC.	LAIGNEL-LAVAS-	MULON.	VILLARET.
DEBRE.	TINE.	OKINCZYC.	
DESMAREST.	LANGLOIS.	PHILIBERT.	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Au POÈTE GILBERT,

Cet hommage d'un ami qu'il n'a pas connu.

« Ces vers, je les dédie aux amis inconnus,
A vous les étrangers en qui je sens des proches,
Rivaux de ceux que j'aime et qui m'aiment le plus,
Frères envers qui seuls mon cœur est sans reproches.
Et dont les cœurs au mien sont librement venus ».

SULLY-PRUD'HOMME.

A ceux qui, par leur dévouement, leur bienveillance ou leur amitié m'ont permis d'arriver au terme de mes études officielles.

Particulièrement :

A M. le PROFESSEUR MÉNÉTRIÉR

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris,
Médecin des Hôpitaux.

Il m'a fait l'honneur d'accepter la présidence
d'une thèse sur un sujet qui m'était cher.

A MM. les PROFESSEURS

du Petit Séminaire de Sainte-Croix et de l'École Sainte-Croix
d'Orléans.

MES PREMIERS MAÎTRES

AUX VIVANTS ET AUX MORTS

En souvenir de leur enseignement et des
épreuves communes.

A LA CONFÉRENCE LAENNEC

J'en suis inséparable depuis plus de
quinze ans.

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX

pendant mes années d'externat, avant la guerre :

M. LE DOCTEUR CASTAIGNE

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris,
Médecin des Hôpitaux (année 1913-1914).

M. LE DOCTEUR BARTH

Médecin des Hôpitaux (1^{er} mars-1^{er} août 1914).

AUX FANTASSINS,

OFFICIERS ET SOLDATS DU 268^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

MES CAMARADES

Il ne faut les oublier en aucune circonstance, je leur dois de pouvoir passer ma thèse en France, à Paris.

AUX MAITRES

qui m'ont accueilli pour externe dans les Hôpitaux,
au retour de la guerre :

M. LE DOCTEUR PISSAVY

(année 1919-1920).

M. LE DOCTEUR BELIN

(année 1920-1921).

Mort trop tôt, qu'il repose en paix.

M. LE DOCTEUR BABONNEIX

Médecin des Hôpitaux. (année 1921-1922).

Ses conseils et les facilités qu'il m'a procurées en vue de l'étude du poète Gilbert ont encore ajouté récemment à ma reconnaissance pour lui.

M. LE DOCTEUR OKINCZYK

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris,
Chirurgien des Hôpitaux. (1^{er} mars-1^{er} juillet 1922).

A M. LE DOCTEUR TIXIER

Médecin des Hôpitaux.

qui fut mon chef de service à la Charité pendant la dernière maladie de M. le Docteur Belin.

A M. LE DOCTEUR PAILLARD

qui fut un de mes meilleurs guides au début de mes études médicales.

A M. LE DOCTEUR SONNIÉ-MORET

qui m'accorda son aide avec une si grande obligeance au cours de mes recherches sur le poète Gilbert.

AUX SI NOMBREUX BONS CAMARADES

que j'ai rencontrés parmi les médecins et les étudiants en médecine, soit aux armées, soit à la Faculté, soit dans les Hôpitaux.

Si cette thèse est un présent de peu de valeur en elle-même, elle servira du moins à leur porter l'expression de quelques-uns des sentiments que j'ai pour les miens.

ERRATA

Page	6, ligne 20,	au lieu de :	quinze ans	lire :	douze ans
— 40,	— 26,	—	tenter la fortune	—	tenter fortune
— 30,	— 4,	—	on en voyait	—	on ne voyait
— 30,	— 12,	—	ces légendes	—	ces légèretés
— 30,	— 14,	—	charmes des bois	—	charme des bois
— 37,	— 22,	—	nés de parents	—	né de parents
— 38,	— 5,	—	recueili	—	recueil
— 43,	— 38,	—	en s'essayant	—	s'essayer
— 49,	— 4,	—	il aime la	—	il avait l'amour de la
— 50,	— 9,	—	mais nous savons	—	nous savons
— 66,	— 2,	—	Laffat	—	Laffay
— 70,	— 32,	—	ainsi	—	aussi

AVANT-PROPOS

J'aurais voulu, dans une thèse de médecine, exposer ce qu'un médecin doit penser du poète Gilbert. Il ne nous est pas tout à fait étranger, puisqu'un tableau de Sélim, le montrant sur son lit d'hôpital, et quelques-unes de ses strophes, inscrites sous les galeries de la Cour d'honneur, conservent son souvenir à l'Hôtel-Dieu. Il me l'est moins encore : Ma mémoire a souvent retenti de ses vers, comme celle de tant de peintres et d'écrivains qui se sont attendris publiquement sur sa misère.

Le travail que j'apporte est loin d'être complet. C'est le début d'une étude. Plus d'une fois j'aurai l'air d'un profane, en parlant. Mais c'est toujours en profane qu'on aborde un problème. C'est toujours avec des idées plus ou moins bizarres en tête, quand on en a plusieurs, et, pas toujours avec la bonne, quand on en a qu'une. Le nom d'hypothèse peut les annoblir, il ne les rend pas meilleures. Tout est dans la méthode avec laquelle on en fait l'examen. Il n'est même pas exigé d'aboutir : La route est parfois trop longue. Comme on n'est pas plus maître du point où l'on va que de celui d'où l'on part, il suffit d'avancer, et la vérité qui se livre un peu plus à chacun des pas accomplis, justifie ceux qui marchent vers elle, sans jamais pouvoir servir à les condamner.

Quant à l'essai que voici, n'a-t-il pas son utilité, s'il permet à quelqu'un de poursuivre mes bien modestes recherches ?

LÉGENDE

L'infortune de Gilbert a fait songer des générations, et, pour peu qu'on s'en informe, on en trouve la preuve à toutes les périodes du temps déjà long qui nous sépare de lui. Le « mal du siècle » n'était peut-être que l'écho de ses soupirs. En tout cas, si les amis qu'il appelait à son lit d'agonisant n'y sont pas venus, une chaîne ininterrompue d'amis tardifs l'ont plaint et l'ont pleuré. Leur douleur était d'autant plus vive qu'elle s'alimentait parfois sous leurs yeux. Des poètes malheureux, enlevés à la fleur de l'âge, particulièrement la douce Elisa Mercœur et le charmant Hégésippe Moreau, venaient former avec lui une famille dont il était, pour ainsi dire, le premier et le plus typique représentant. Plus de quinze éditions de ses œuvres ont paru depuis 1788; une foule d'ouvrages ont parlé de lui. N'est-ce pas le témoignage de l'impression qu'il a laissée? C'est une impression telle, que la fantaisie s'en est donné, souvent, dans les romans et dans les drames qui le présentèrent au public, et qui l'ont embelli comme un personnage de légende. Ainsi, ne faut-il que bien peu tenir compte de la *Chronique de l'Hôtel-Dieu*, par M. de Saint-Maurice, et du *Poète malheureux*, de l'abbé Pinard, pour ne citer que ceux-là.

Il y avait en Gilbert de quoi laisser une pareille impression. Sa vie et sa mort ne sont-elles pas émouvantes? Des auteurs qu'on voit lire aux gens sérieux ne l'ont-ils pas dit? Gilbert, c'est le pauvre enfant de génie venu bien imprudemment de sa campagne tenter la fortune à Paris, en ce Paris frivole de la fin du XVIII^e siècle où les grands s'amuse et laissent tomber le pouvoir aux mains des hommes de lettres. Ceux-ci forment le parti redoutable des philosophes. Ils disposent de ces deux sortes de choses presque aussi nécessaires à la

vie des poètes : des places et de la gloire. Pour y parvenir, il eut fallu faire sa cour à Voltaire, à Laharpe, à d'Alembert, à Diderot. Gilbert arrivait avec la franchise des champs. Il osa ne pas trouver de son goût une époque dont ils étaient si fiers. Il eut l'insolence de peser leur couronne dans ses mains non consacrées. Il avait du talent qui plus est et se permettait d'en user. Victime de leurs méchancetés, les quelques protecteurs qu'il finit par avoir ne parvinrent pas à le secourir. Epuisé, mourant de faim, il échoua sur une pailleasse d'hôpital où ses ennemis acharnés à sa poursuite le firent passer pour fou. Mais, huit jours avant sa mort, il leur infligeait un suprême démenti par son « Ode imitée de plusieurs psaumes » d'une simplicité si touchante. « Dorat et Gilbert, qui s'aimaient par le cœur et par l'esprit, sont morts en même temps, jeunes tous les deux, dit Arsène Houssaye dans son XVIII^e siècle, l'un dans tout l'attirail du petit maître, l'autre dans toutes les misères de l'hôpital; l'un tué par le plaisir, l'autre par la faim. » Et l'on n'a pas oublié les larmes que répandit Hégésippe Moreau sur son frère par la destinée pendant un séjour qu'il faisait lui-même à l'hôpital :

« C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,
Chanter encor, puis prier et mourir;
Et je répète en comptant mes souffrances :
Pauvre Gilbert! que tu devais souffrir! »

Écoutons maintenant Louis Veillot : « Gilbert est mort comme il devait mourir, à la façon d'un noble vaincu, trop redoutable et trop grand pour qu'on lui fit grâce et qui n'eut point capitulé sans déchoir : Illustre jeune homme, cœur mâle, cœur sacré, seul dans tout ce siècle odieux qui l'a meurtri, ton grabat devient auguste entre la pourpre de Bernis et les broderies de Voltaire. Où pouvais-tu tomber plus glorieusement qu'en cette heure et dans ce lieu, abandonné même de ceux que tu défendais? » Villemain, de son côté, rappelle « les vers simples de Gilbert, mourant à l'hôpital, pauvre, sans secours, délaissé même de la gloire. » Murger exprime quelque part son désir « d'une bonne maladie qui lui permettrait d'aller à son tour chanter un hymne à la douleur sur un grabat de l'Hôtel-Dieu ». Nul doute qu'il eut fait allusion dans ce passage aux derniers moments de

Gilbert. Ailleurs il est plus net : « Beaucoup ont rêvé ce lit d'hôpital où mourut Gilbert, espérant qu'ils deviendraient poètes, comme il le devint un quart d'heure avant de mourir. » L'inspiration où le poète que tout abandonnait, y compris la vie, trouvait enfin l'immortalité fragile mais enviée d'ici-bas, est donc un fait universellement connu. Faut-il ajouter que toutes les éditions de ses œuvres la mentionnent, depuis la première que le Jay fit paraître en 1788, que la plaque de bois de l'Hôtel-Dieu la popularise et qu'il y a des tableaux pour nous la préciser encore s'il en était besoin. Lorsque Sélim peignit en 1853 celui qu'on peut voir à l'Hôtel-Dieu, il assit le poète sur son lit, presque de face, la chemise entr'ouverte, un parchemin demi-déroulé dans la main gauche. Gilbert a le visage amaigri d'un malade, la main droite et les yeux levés vers le ciel. Il cherche à saisir on ne voit pas quoi, les mots harmonieux de ses vers qu'il entend sans doute voler autour de lui. Avant Sélim, un tableau fort célèbre au Salon de 1839, reproduit dans plusieurs journaux de la même année, le *Charivari*, par exemple, et, de nos jours, au Musée de Nancy, traite le même sujet. Il était de Montvoisin. En voici la disposition : Au premier plan d'une salle hospitalière, sur son lit à longs rideaux, veillé par une sœur Augustine, Gilbert est assis de profil, mais se tournant de trois quarts vers l'avant du tableau. Sa tête a l'air peu fine et sa barbe négligée, effet probable de plusieurs semaines d'une santé défaillante. Il a toujours dans la main gauche un parchemin, et de la plume qu'il tient dans l'autre, à la hauteur du front, il guette ses plus beaux hémistiches. Si l'auteur de Stello, contrairement à la version courante, a fait mourir Gilbert dans un grenier, il ne l'a pas montré moins dénué de tout; il n'a pas amené près de lui plus de parents ni d'amis. Le seul docteur Noir recueille son dernier souffle et ses derniers vers. Et la mansarde aux murs nus, où le funèbre événement se passe, a pour unique mobilier la chandelle posée sur la cheminée et le lit de sangle du moribond. Qui pourrait d'ailleurs douter de cette misère quand ses contemporains en parlaient déjà? Clément, un auteur de Satires, aussi, ne prédisait-il pas à un poète qu'il mourrait de faim comme Gilbert? Et c'était en 1785. Il n'y avait guère plus de quatre ans que Gilbert était dans la tombe. Qui pourrait en douter quand on la

sent à fleur de vers, chaque fois qu'il se met à nous la décrire avec ses variétés physiques et morales :

« Malheureux... ce mot seul déjà vous importune!
On craint d'être forcé d'adoucir mes destins!
Rassurez-vous, cruels; environné d'alarmes,
J'appris à dédaigner vos bienfaits incertains,
Et je ne viens ici demander que des larmes.

.....
Et le cours de mes maux remonte à ma naissance.
Avant que, dégagé des ombres de l'enfance,
Je pusse voir l'abîme où j'étais descendu,
Père, mère, fortune, oui, j'avais tout perdu.

.....
L'abaissement, la faim,
Les pleurs, le désespoir, voilà mon apanage.
Mes talents, ma vertu, mes veilles, tout est vain.

.....
Dieu cruel! réponds-moi, quels sont donc tes desseins,
En me chargeant ainsi du poids de l'infortune?

.....
Sur un grabat arrosé de mes larmes,
Je veille, je languis par la faim dévoré
Et tout est insensible aux horreurs que j'endure.

.....
Mes ennemis riant ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui!

.....
Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs :
Je meurs et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

.....
Tant d'amis sourds à mes adieux,
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leurs ferme les yeux!

Dans tous ces vers, il n'est question que de larmes; voilà bien le poète qui pleure, qui réclame des pleurs et qui fait pleurer. Une telle infortune, révélée par des accents de ce genre, était incapable de ne pas éveiller pour de longues années l'étonnement et la pitié, la pitié que Gilbert implorait avec « la justice de l'incorruptible avenir ».

HISTOIRE

Ainsi consacrée par les belles phrases, par la peinture, par la tradition, et de plusieurs autres manières, cette infortune était assurée d'être inséparable du nom de Gilbert. On se permit pourtant de la discuter, d'en douter, voire de la nier. On avança que les auteurs sérieux ne l'étaient pas toujours beaucoup plus que les autres dans le récit qu'ils en faisaient. Des hommes réfléchis voulurent savoir ce qu'il en était. C'étaient, d'ordinaire, des Lorrains, des compatriotes du poète. Se proposaient-ils seulement de mettre en lumière une gloire locale? J'imagine que non. Mais, grandes âmes, sensibles à la misère qu'on leur avait racontée, ils se penchaient sur elle avec sollicitude. N'y a-t-il pas une délicatesse qui fait chercher à mieux connaître ceux qu'on aime? Le cœur a ses raisons, il a ses vertus propres : Il emporte, il fait pénétrer profondément dans le sein des choses. A lui les visions, les éclairs du génie, la violence et le mouvement. Mais, dans sa fougue, il arrache parfois, avec la pierre précieuse qu'il avait aperçue, la terre sous laquelle il l'ensevelit de nouveau. Dans son insuffisance, il appelle à son aide une autre faculté pour la saisir, pour opérer le tri dont il n'est pas capable, en un mot, et sans image, pour s'emparer vraiment de son objet. Si l'amour veut, pour naître, un peu de connaissance, il en réclame beaucoup plus tôt qu'il est né. Et c'est à cette loi qu'ont certainement obéi les meilleurs biographes de Gilbert. Je ne donnerai que le nom des principaux d'entre eux, de ceux dont le travail est capital. Le premier en date est Th. de Puymaigre. Sous le titre de *Poètes et Romanciers de la Lorraine*, il réunit un certain nombre de biographies, dont une de Gilbert. Elle avait déjà paru séparément en 1838, et la brochure d'alors entrait sans changements importants dans

le nouveau recueil de Puymaigre. Plus tard, en 1858, le sénateur Salmon s'avisa d'aller interroger ceux qui pouvaient avoir connu le poète ou qui, proches de lui par la parenté, pouvaient avoir appris de la bouche des siens, presque directement, des traits de sa physionomie, des anecdotes de sa vie. Il eut ainsi la bonne fortune de voir à Montmotier, près de Fontenoy-le-Château, l'un des neveux de Gilbert, Paul Raguel, qui se souvenait bien, malgré ses quatre-vingts ans, d'avoir vu son oncle arriver de Paris, en habits brillants, l'épée au côté, et d'avoir été pris dans ses bras. A Fontenoy même, il vit une petite nièce du poète, Mlle Françoise Pernot, réputée dans tout le pays pour sa charité. Elle gardait pieusement la mémoire de Gilbert et montrait, avec une certaine fierté, de ses meubles et de son linge. Le sénateur Salmon put s'entretenir encore avec Mme Ducreux : C'était la fille de l'avocat Mandel, chez qui Gilbert était reçu pendant un séjour qu'il fit à Nancy. Elle aussi l'avait vu pendant son enfance. Elle avait les oreilles encore pleines de tout le bruit qu'il faisait dans la maison, en récitant ses vers. Son enquête achevée, riche du témoignage de témoins oculaires, le sénateur Salmon la publia dans les « Mémoires de l'Académie impériale de Metz » de 1859. Plus tard encore, un autre Lorrain, du nom de Schmitt, conservateur adjoint à la Bibliothèque Nationale, entreprit de rechercher dans les mémoires, les journaux, la correspondance, la critique littéraire du temps de Gilbert, ce qui se rapportait à lui. Sa moisson fut abondante, mais sa mort, en 1879, l'empêcha d'en tirer parti. Ses amis ne voulurent pas qu'un tel effort fut perdu. Ils examinèrent les manuscrits qu'il avait légués à la Bibliothèque publique de Nancy. Le principal en fut extrait et c'est à leur soins qu'on doit de pouvoir le trouver dans les « Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine » de 1890. Enfin, plus près de nous, une thèse de lettres de Laffay, ayant beaucoup, mais non exclusivement utilisé les auteurs précédents, a traité de Gilbert. Moi-même, je me servirai de mes prédécesseurs : C'est d'après eux que je vais résumer son histoire :

Gilbert naquit le 15 décembre 1750, à 10 heures du soir, sur la commune de Fontenoy-le-Château, probablement dans une ferme que sa famille avait aux Morlières, hameau dis-

tant du bourg d'environ 2 kilomètres, au sud. Il était baptisé le lendemain même, à 2 heures de l'après-midi, sous les prénoms de Nicolas-Joseph-Florent que lui donnaient Nicolas Blancheville et Marie Iroy, ses parrain et marraine.

La commune de Fontenoy-le-Château, située dans les Vosges, dépend aujourd'hui du canton de Bains, arrondissement d'Epinal. Autrefois, on la disait en Lorraine, du bailliage de Remiremont. La ferme des Morlières n'existe plus. Elle a brûlé en 1872. Mais le paysage où Gilbert a passé son enfance a toujours ses coteaux riants sur les bords du Coney.

Jean-Pierre Gilbert et Marie-Jeanne Blancheville, les parents du poète, comptaient parmi les honorables habitants de l'endroit. Cultivateurs et marchands de grains, ils avaient une certaine aisance. Leur ferme des Morlières, la maison qu'ils avaient au bourg, le titre d'ancien maire de Fontenoy, qu'un certificat du 18 janvier 1779 donne au mari, permettaient presque d'en faire de petits bourgeois. De leurs nombreux enfants, cinq ou sept, Gilbert était l'avant-dernier. Il fut le seul avec Louis, son aîné, à vivre ailleurs qu'en son pays. Cet aîné, qui s'était d'abord mis à l'étude en vue de se faire capucin, changea d'avis, à la mort de son père. Il partit pour les environs de Lyon et c'est là qu'il était encore sous la Révolution. A cette époque, il demeurait chez une dame qui lui avait confié l'éducation de ses enfants. Des autres frères et sœurs de Gilbert, nous savons seulement que Mansuy, de goûts simples, se maria, eut plusieurs enfants, et que c'est à sa postérité qu'appartenait Mlle Françoise Pernot, que Pierre, resté célibataire, s'occupa de cultiver son domaine et d'élever son bétail, et que Françoise donna le jour à Paul Raguel, par qui le sang d'où sortit Gilbert est peut-être venu jusqu'à nous.

A ce foyer, où régnait une aisance qui pouvait n'être que la conséquence de l'ordre et de l'économie coutumières à la campagne, le petit Nicolas grandissait, et quand il en eut l'âge, on le fit profiter des leçons qu'un jésuite résidant à Fontenoy-le-Château pouvait lui donner. Sa vive intelligence l'eut vite signalé parmi ses camarades. Mais elle le signalait également à lui-même, si bien qu'un beau jour, trouvant trop vulgaire pour lui le travail de la terre, il quitta brusquement la maison. Epinal fut le terme de son escapade, car il est moins vraisemblable qu'elle l'ait emporté, comme on l'a dit, jusqu'à Dôle,

c'est-à-dire trois ou quatre fois plus loin. Son père avait dans Epinal des correspondants. Ils accueillirent le jeune homme et le présentèrent, sur sa demande, au principal du collège réputé, que les Jésuites avaient en cette ville. On ne sait pas autre chose de cette époque de la vie de Gilbert. Il est probable que son père, averti par ses correspondants, vint le chercher et le ramena chez lui. Toujours est-il qu'ensuite, il tint compte de ses désirs et lui fit continuer ses études. Il le mit au collège de l'Arc, à Dôle, et nous y constatons sa présence du 13 janvier 1766 au 30 juillet de la même année. Mais on devait certainement pouvoir l'y constater au cours de l'automne précédent (1). Le 17 janvier 1768, Gilbert perdit son père : Il avait déjà perdu sa mère dix ans plus tôt. Que fit-il ensuite ? Le 19 juin 1770, il était en Lorraine. Peu de temps après il arrivait à Paris en passant par Lyon, où son frère Louis était déjà : L'éditeur de ses œuvres, en 1811, affirmait le tenir de sa bouche et la dédicace de ses premiers vers à Mme de la Verpillière, femme du prévôt des marchands de Lyon, autorise à croire à ce détour. Il avait en poche deux lettres de recommandation pour d'Alembert qu'il alla trouver et qui fut on ne peut plus aimable. D'Alembert lui dit qu'il n'avait rien à refuser aux amis qui lui écrivaient en sa faveur. Riche de toutes ces promesses, Gilbert coucha trois nuits sur le Pont-Neuf, près du corps de garde d'Henri IV. Quelques mois après, ayant su qu'une place de précepteur était libre dans une famille où d'Alembert dinait tous les jeudis, il l'en informa, le priant de l'obtenir pour lui, vu qu'il était seul à le pouvoir : D'Alembert promit de tout faire pour

(1) Cela ressort, comme l'explique Laffay d'une note que lui communiqua le R. P. Comtet du Collège de Dôle et que M. Pallu, bibliothécaire de la ville de Dôle, avait ajoutée avant 1848, à la fin de la Notice de Ch. Nodier sur Gilbert : Cette note que mentionne en effet le catalogue de 1848 de la bibliothèque de la ville de Dôle (n° 3522, œuvres de Gilbert, précédées d'une notice historique par Ch. Nodier, Paris, Ménard et Desenne 1826) montre qu'avant d'être pensionnaire chez le sieur Desoye, Gilbert l'avait été chez de ses parents jusqu'à la fin d'une coupe qu'ils avaient entreprise dans la forêt de Chaux. La voici :

« Gilbert avait fait ses études au collège de l'Arc. Nodier rappelle ce souvenir, mais ce qu'il ne dit pas, c'est que Gilbert, déjà malheureux était logé chez ses parents coupeurs au premier triage de la forêt de Chaux. Chaque jour, entre deux classes, il venait manger son pain dur et sec près de l'ancienne maison des Capucins et le soir seulement il retournait sous le toit hospitalier de ses parents. Ce fait, que j'ai dû consigner ici, m'a été raconté plusieurs fois par un ancien condisciple de Gilbert, l'huissier Saulson ».

cela et fit donner la place à un autre (1). Gilbert, l'ayant su, ne fut pas content. Tout autre l'aurait-il été? Je ne sais si l'anecdote est vraie, mais j'ai peine à croire les méchantes langues qui l'accusent de s'être alors vendu par dépit, au clergé ravi de trouver un mercenaire pour combattre les philosophes, car ce qu'on peut reprocher à Gilbert, c'est son excès de franchise, ce n'est pas de l'hypocrisie. Je n'ai pas à décider s'il avait raison ni s'il avait tort, mais une animosité qui met trois ans à se manifester, puisque sa première satire est de 1774, me semble assez réfléchie. Le fait qu'il eut été solliciter d'Alembert ne prouve pas non plus qu'il eut abdiqué ses opinions pour une place, au cas où sa démarche n'aurait pas été qu'un acte de politesse envers ceux qui l'envoyaient. Peu chanceux chez d'Alembert, Gilbert le fut chez d'autres et Baculard d'Arnaud, qui fut une de ses premières relations à Paris, y fut aussi l'un des premiers qui l'obligèrent. Pour ne pas abuser de lui, Gilbert entra comme maître d'études chez un chef d'institution. Urthaud, rue des Brodeurs (actuellement portion de la rue Vanneau comprise entre la rue de Sèvres et la rue de Babylone). Mais, quoiqu'il craignit de le fatiguer par la « multiplicité des prières », comme il disait, il continuait de le solliciter. Et, dans une lettre qui nous reste de lui et qu'il écrivait avant la fin de novembre 1773, car c'est alors que le marquis de Chauvelin mourut, il le prie de le proposer à celui-ci comme précepteur pour son fils, puisqu'il en recherche un pour lui.

A noter encore de cette époque, parmi les autres amis et protecteurs de Gilbert, Claude-Joseph Dorat le poète, et Fréron, le critique de « l'Année littéraire. »

Ce premier séjour à Paris dura jusqu'au cours de 1773, c'est-à-dire au moins deux bonnes années. Pendant la plus grande partie de ce temps, Gilbert habita comme locataire un des établissements sécularisés du collège de Rheims, alors en décadence. Les seuls événements qui nous en soient connus, à l'exception d'une longue maladie l'ayant tenu six mois pendant qu'il habitait au collège de Rheims, sont l'apparition de ses œuvres du « Début poétique » en 1771, des

(1) Voir : Œuvres de Gilbert éditées en 1811 à Paris chez Raymond et Ménard, avertissement du libraire.

« Plaintes du Malheureux », des « Quarts d'Heure de Misanthropie », des Stances à d'Arnaud, des vers à Dorat, à M. de Montegnard, à Sartine, du « Poète malheureux » présenté sans succès au concours de l'Académie de 1772, et publié en septembre de la même année avec une préface pleine d'irritation, de l'« Ode sur le jugement dernier » dont le sort ne fut pas meilleur au concours de l'Académie de 1773, du « Carnaval des auteurs » qu'on hésite à lui attribuer, tant il semble indigne de son talent, et d'un roman : « Les familles de Darius et d'Héridame » paru à Nancy en 1770, qu'on lui attribue beaucoup plus fermement sur la foi de la « Bibliographie parisienne » de 1771.

En juillet 1773, on retrouve Gilbert en Lorraine : Une affaire l'y avait appelé, la tentative de ses frères pour le frustrer de son héritage; une autre l'y attendait sous la forme d'un créancier qui voulait être payé. Poursuivi, Gilbert paya. Quant à la première affaire, elle semble être venue jusque devant la Cour souveraine de Nancy, dont le président, M. de Sivry, reçut de Gilbert une supplique sous forme d'ode, « l'Orphelin », où le poète plaidait sa propre cause. A Nancy, Gilbert fut accueilli par le jeune Bonfils, employé de la Régie des droit réunis. Ce jeune Bonfils, qui demeurait 5, rue Saint-Thiébaut, alla même jusqu'à partager sa chambre avec lui et le présenter à son directeur Darbez, en 1774. Gilbert habita encore 49, rue Saint-Georges, à Nancy. Pendant le séjour qu'il fit alors dans cette ville, il allait beaucoup dans le monde. On le voyait dans les salons de l'hôtel de Sivry, de l'hôtel de Lupcourt, le plus recherché par les lettrés et les artistes de l'endroit; l'abbé Grégoire l'y connut. Il se retrouvait avec l'abbé Bexon, Lacretelle aîné, François de Neufchâteau, chez l'avocat Mandel où il eut même le vivre et le couvert. De ce moment datent son « Ode sur la mort de son Altesse Royale, Mme la Princesse Anne-Charlotte de Lorraine », une Satire « le Siècle », l'« Eloge de son Altesse Royale Léopold 1^{er}, duc de Lorraine » (1774). Mais le succès ne le favorisa pas plus qu'à Paris. Un concours avait lieu à la Société royale des Sciences et Belles-lettres de Nancy. Il présenta « la Mort d'Abel » : Son poème ne fut pas mentionné. Il tâcha de vendre sa satire. Il n'en plaça pas six exemplaires. Il ouvrit un cours de belles-lettres et l'on n'y vint pas. Ces déboires

suffisaient. Il reprit le chemin de Paris. On était au milieu de 1774.

De retour à Paris, Gilbert publia les odes nouvelles et patriotiques, en 1774 : En 1775, c'était une satire qui fit beaucoup de bruit, car elle attaquait les philosophes, « le XVIII^e siècle ». On en parla dans la presse et la correspondance.

En 1777, la « Diatribe au sujet des prix académiques ». En 1778, « Mon apologie », autant de nouvelles satires contre les mêmes gens.

Christophe de Beaumont, l'archevêque de Paris à qui Gilbert fut présenté par l'abbé Grossier, approuva le poète et lui promit d'intervenir en sa faveur (1). Il le fit en effet et le recommanda à Vergennes, ministre de Louis XVI, et à Mme Louise de France. Ces deux personnages firent chacun pour leur part une enquête dont les résultats s'accordent à reconnaître que Gilbert méritait d'être secouru tant par le besoin dans lequel il se trouvait que par sa bonne conduite. Cette enquête, dont nous possédons la plupart des pièces, est précieuse, car elle nous apprend que Gilbert habita dans Paris, trois ans au collège de Rheims, six mois rue des Noyers, un mois à l'hôtel des Quatre Nations, rue des Maçons-Sorbonne, dix-huit mois rue du Paon. Elle montre aussi qu'au mois de janvier 1777, où ces différents certificats ont été délivrés, Gilbert habitait déjà Paris depuis cinq ans, si bien qu'en tenant compte du voyage qu'il semblait avoir fait à Amiens, du séjour d'une année qu'il fit à Nancy en 1773-1774, et du séjour qu'il a peut-être fait rue des Brodeurs, on arrive à fixer l'époque de sa première arrivée à Paris dans le second semestre de 1770.

Le 10 décembre 1778, Vergennes annonçait à Mme Louise de France et à l'archevêque de Paris qu'il avait obtenu du roi,

(1) « Je connaissais trop l'esprit philosophique pour être surpris de ce que Gilbert venait de me dire. Ne pouvant rien par moi-même, je ne lui promis rien, si ce n'est qu'il aurait bientôt de mes nouvelles. Dès le lendemain, je fus l'inviter avec moi chez le secrétaire de l'archevêché, dont j'avais été le disciple et dont j'étais devenu l'ami. Cet abbé le présenta peu de jours après à M. de Beaumont, qui se promenait dans les jardins de l'archevêché. Ce prélat fit trois à quatre tours avec Gilbert, l'invita à faire bon usage de ses talents et à se conduire en honnête homme, lui promettant, à cette condition de ne le pas perdre de vue. Il lui fit compter vingt-cinq louis et accorder quelques mois après une pension sur les affaires étrangères ».

(Extrait de l'avertissement du libraire dans l'édition des œuvres de Gilbert, par Raymond et Ménard en 1811, à Paris).

pour leur protégé, le traitement de mille livres par an, dont il disposait sur la partie du fonds littéraire des Affaires étrangères. A partir de ce moment, Gilbert eut de quoi vivre. On trouve dans les Souvenirs de la marquise de Créquy un détail de ses pensions.

Mais ces souvenirs, qui sont d'un certain Decourchamps, et pas du tout de la marquise de Créquy, peuvent bien avoir essayé de tromper dans leur texte comme ils l'ont fait par leur titre et les erreurs qu'ils commettent, sur Gilbert en particulier, ne peuvent que les rendre suspects. Pour savoir ce qu'il en est, nous avons le témoignage de Gilbert et des siens : « Il était loin d'être alors sans ressources, dit M. Salmon. Il habitait rue d'Enfer un petit appartement qu'il avait fait meubler avec une certaine élégance, et ce mobilier que sa famille alla recueillir à Paris avait assez de valeur pour qu'elle en remportât une partie à Fontenoy-le-Château afin de l'y conserver précieusement. L'arrière-petite nièce de Gilbert tient à honneur de dire aux étrangers qui vont l'interroger sur son oncle qu'il n'est pas mort dans le dénuement, bien qu'il fût mort à l'hôpital, et de leur en donner la preuve, en leur montrant le linge damassé qui a appartenu au poète, et le couchage du lit où il a dormi. » Gilbert avait en effet « 2.200 livres de revenu viager » comme il l'écrivit lui-même à l'un de ses frères, le 13 juillet 1780; 2.200 livres, cela peut faire environ 20.000 de nos francs actuels. C'est assez joli pour un célibataire de 29 ans. Il invitait ce frère à venir le voir et lui disait : « Ici vous ne manquerez ni de linge ni d'habits, j'en ai assez pour vous tenir décentement. » Il pouvait pourvoir à la subsistance de ce frère. Il avait une gouvernante, comme il l'écrivit dans cette même lettre. Il était sorti de la misère.

Gilbert ne profita pas beaucoup de cette fortune loyalement reconnue. En 1780, une maladie de plusieurs mois le mit à l'Hôtel-Dieu. Il dut à la protection de l'archevêque d'y être admis le 24 octobre. Moreau, premier chirurgien de l'hôpital avait été consulté. Dans la salle Saint-Louis, au premier étage des bâtiments du Pont-au-Double, Gilbert ne fit pas figure d'un poète abandonné. Il avait un lit pour lui tout seul. Un chanoine venait même, paraît-il, chaque jour y prendre de ses nouvelles, de la part de l'archevêque. Il y mourut

pourtant le 16 novembre, à 8 heures du matin. Il n'avait pas 30 ans. L' « Ode imitée de plusieurs psaumes » avait paru depuis un mois dans le *Journal de Paris*, exactement le 17 octobre. Il avait dû la composer quelques mois avant, à Conflans-Saint-Honoré, tant les sentiments qu'il y exprime ressemblent à ceux d'une lettre écrite de là, le 13 juillet 1780, à l'un de ses frères, et déjà nommée.

Le 17 novembre 1780, on enterrait le poète Gilbert dans la crypte de Saint-Pierre-aux-Bœufs, petite église de la Cité, qu'on démolit en 1837 pour faire passer la rue d'Arcole. Ses cendres y reposent peut-être toujours, à moins que le pic démolisseur n'ait trop endommagé le dallage de la crypte. En tout cas, le prétendu tombeau de Gilbert aux Catacombes ne les renferme pas (1).

Quant à la gloire de Gilbert, cette espèce de vie d'outre-tombe parmi les hommes, elle est encore presque toute dans sa légende, mais on finira par découvrir au delà de ce voile brillant et mensonger de solides qualités qui le feront aimer. En attendant qu'on veuille bien proclamer celles-ci, les ouvrages de Vigny, d'Hégésippe Moreau, de Murger, de Louis Veuillot, d'Arsène Houssaye et bien d'autres, les tableaux de Sélim et de Montvoisin, la plaque de bois de l'Hôtel-Dieu, garderont de l'oubli son nom, que font répéter aussi, quoique plus modestement, dans son pays natal, un chêne séculaire, une société de musique, un hospice, l'enseigne d'un café, et depuis 1898, le monument qu'on a fini par lui consacrer.

J'ai résumé l'Histoire de Gilbert. Pour la compléter, je me permettrai de reproduire la copie de pièces ayant permis de fixer quelques-unes des dates qu'on y trouve :

Copie de l'acte de naissance et de baptême de Gilbert, communiquée par le sénateur Salmon à M. Schmitt :

(1) Voici ce que dit à ce sujet Laffay dans sa thèse sur Gilbert : « Lorsqu'au commencement du premier empire, les Catacombes furent restaurées, un des ingénieurs, M. Caly, eût l'idée d'établir un lacrymatoire pour masquer d'importants piliers de soutènement, quelque temps après, un autre ingénieur, M. Hericard de Tury, installa un peu partout des inscriptions qu'il choisit lui-même, ou qu'il recueillit parmi celles que les visiteurs avaient déjà écrites sur les murs. Les vers de Gilbert empreints d'une si mélancolique tristesse, reçurent une place d'honneur sur le lacrymatoire qui, pour cette raison, prit peu à peu le nom de Tombeau de Gilbert. Une tradition se forma, et, il y a peu de visiteurs qui ne sortent convaincus d'avoir foulé le sol où reposent les cendres de l'infortuné poète ».

« Nicolas-Joseph-Florent, fils légitime de Jean-Pierre Gilbert et de Marie-Jeanne Blancheville, est né le 15 décembre 1750, à dix heures du soir, et a été baptisé le 16 à deux heures après-midy. Pour parrain Nicolas-Joseph-Florent Blancheville, pour marraine Marie Iroy, illetérée. Le parrain a signé.

Rendu conforme à l'original, le 17 janvier 1773, par moi soussigné, curé de Fontenoy-le-Château,

MAUGRAS, *Curé.* »

Mort de Gilbert à l'Hôtel-Dieu :

« Mention de l'entrée de Gilbert à l'Hôtel-Dieu et de son décès extraite des registres de l'Hôtel-Dieu :

Entrée : 24 octobre 1780	}	Du 16 novembre 1780 (date du décès). Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert. A. (âge) 29 N. (lieu de naissance) Fontenoy-le-Château. D. (diocèse) Besançon.
--------------------------------	---	--

Signé : DE LA BACHELERIE.

J'ai copié cet extrait dans les registres de l'Hôtel-Dieu. Il y tient une ligne.

L'archiviste de la Seine :

Signature illisible. »

(Journal de la Société d'Archéologie Lorraine et du Musée Historique Lorrain, août 1862.)

« Ob. 16 nov. Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert, â. 29, n. Fontenoy-le-Château. D. Besançon, 24 » (oct. 1780). (Reg. de l'Hôtel-Dieu.)

Voilà tout ce que j'ai pu trouver sur le malheureux poète que sa verte satire contre les philosophes exposa aux inimitiés les plus dangereuses... La mention que j'emprunte au Reg. de l'Hôtel-Dieu constate que Gilbert, entré à l'Hôpital le 24 oct. 1780, âgé de 29 ans, y mourut le 16 nov. suivant.

(A. Jal., Dictionnaire critique de Biographie et d'Histoire, édité en 1867, chez H. Plon, Paris.)

Le registre sur lequel on a relevé ces traces du passage et de la mort de Gilbert à l'Hôtel-Dieu est introuvable aujourd'hui, tant à l'Hôtel-Dieu qu'aux Archives de l'Assistance Publique. Peut-être a-t-il disparu comme une partie de celle-ci dans l'incendie de 1871.

Inhumation de Gilbert dans l'Eglise de Saint-Pierre-aux-Bœufs :

« *Journal de Paris*, mercredi 22 novembre 1780.
Aux auteurs du journal.

Paris, le 17 novembre 1780.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous écrire à l'issue du convoi de M. Gilbert. Il est mort hier, à 8 heures du matin, et a été inhumé aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre-aux-Bœufs...

J'ai l'honneur d'être, etc...

SALUN. »

« Extrait des registres de sépulture de la Paroisse Saint-Pierre-aux-Bœufs, pour l'année mil sept cent quatre-vingt :

L'an mil sept cent quatre-vingt, le dix-sept novembre, a été inhumé dans la grande cave de cette église, le corps de Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert, avocat au Parlement, âgé de trente ans environ, natif de Fontenoy-le-Château, diocèse de Besançon, décédé la veille, muni des sacrements, rue Neuve-Notre-Dame. Ont assisté à l'enterrement : MM. Jean-Baptiste-Louis Simonet de Maisonneuve, et Nicolas-Charles Salume (?), bourgeois de Paris, dem^{ts} grande rue du Faubourg-S'-Antoine, P^{sss} S^{ts} Marguerite, qui ont signé avec nous.

Collationné à l'original par nous, soussigné vicaire de cette paroisse et délivré à Paris, ce dix janvier mil sept cent quatre-vingt-un.

Signé : TURMINE, *Vicaire.* »

(Copie trouvée dans les papiers de Mlle Françoise Pernot et communiquée par le Sénateur Salmon à M. Schmitt (v. *Mémoires de la Société d'Archéologie Lorraine*, 1890, p. 228) et déjà publiée avec des variantes sans importance, en août 1862, dans un article du *Journal d'Archéologie Lorraine et du Musée Historique Lorrain*, dont l'auteur l'avait eue de même en communication du sénateur Salmon. — La rue Neuve-Notre-Dame était une rue sur laquelle donnait l'Hôtel-Dieu.)

« Je reconnais que feu Jean-Pierre Gilbert, mon père, doit au sieur Desoye, procureur de Dôle, la somme de cinquante-cinq livres huit sols, pour restant de ma pension chez lui, pendant six mois et demi, à raison de douze livres par mois, laquelle pension a commencé

le treize janvier mil sept cent soixante-six, et a fini le trente juillet suivant; laquelle somme je m'oblige à lui payer en cette ville dans six mois prochains, sans requérir au cas que les héritiers avec moi de feu mon père ne la lui payent pas dans ledit temps.

Fait à Dôle, le 19 juin 1770, contrôlé à Bains, ce vingt-sept juillet 1773, reçu sept livres quatre deniers. »

Cette pièce, communiquée à M. Schmitt par M. Honoré fils, dont la famille, depuis longtemps liée avec celle de Gilbert, la tenait de Mlle Pernot, établit :

1° Que pendant le 1^{er} semestre de 1766, Gilbert était élève externe au collège de Dôle;

2° Que le 19 juin 1770, il était en Lorraine;

3° Que cette reconnaissance ayant été trouvée dans les papiers du débiteur montre que la dette en question a fini par être payée.

A la fin de juillet 1773, Gilbert était également en Lorraine : cela ressort d'une ordonnance du capitaine Prévost Gruyer, du comté de Fontenoy, faisant droit, le 29 juillet 1773, à la requête de François-Ignace de Soye, procureur au bailliage de Dôle, lui demandant de l'autoriser à assigner pour l'audience du jeudi 29 présent mois de 1773 le sieur Nicolas Gilbert fils, attendu sa présence en cette ville, et ses cohéritiers, pour obtenir leur condamnation à lui payer les 55 livres 8 sols mentionnés dans la reconnaissance ci-dessus faite à Dôle, le 19 juin 1770, et qu'ils lui doivent encore. Cela ressort également de l'assignation du sergent Parot, faite le 29 juillet 1773, conformément à l'ordonnance du capitaine Prevost, du même jour.

(Voir dans les *Mémoires de la Société d'Archéologie Lorraine* de 1890 le résumé de ses pièces, fait par le sénateur Salmon pour M. Schmitt.)

Entre ces deux dates : 19 juin 1770 et 29 juillet 1773, Gilbert a fait un premier séjour à Paris, car en additionnant le temps passé par Gilbert en différents domiciles avant le début de janvier 1777, on trouve plus de cinq ans. Voici les certificats qui permettent de faire ce calcul :

« Je soussigné certifie que M. Gilbert a demeuré pendant *trois ans au collège de Rheims*, dans une maison

2 dont je suis le principal locataire et que pendant cet espace de temps il s'est conduit avec toute la décence et toute la régularité qui annoncent un jeune homme plein de principes et de religion.

Fait à Paris, le 2 janvier 1777.

Signé : LESQUOY. »

« Je soussigné, m^{re} menuisier, *rue des Noyers*, atteste que M. Gilbert a demeuré chez moi pendant *six mois environ* jusqu'au moment où il est parti pour Amiens et que pendant ce temps il s'est conduit avec la plus grande régularité, ne paraissant avoir d'autres passions que celle de l'étude.

Fait à Paris, 4 janvier 1777.

Signé : ROCH. »

Du même jour est un certificat de Dubois, propriétaire de l'*Hôtel des Quatre Nations* (rue des Maçons-Sorbonne), où Gilbert a demeuré *un mois*.

« Je soussigné m^{re} perruquier, *rue du Paon*, certifie que M. Gilbert a demeuré chez moi *environ dix-huit mois* et que pendant ce temps je n'ai rien vu qui m'annonçât l'auteur plein de conduite et de religion.

Fait à Paris, le 2 janvier 1777.

Signé : MILLIET. »

Ce premier séjour à Paris a dû commencer de bonne heure : au début de janvier 1777, Gilbert avait passé, d'après les certificats ci-dessus, un peu plus de cinq ans à Paris. Le 29 juillet 1773 il était de retour en Lorraine pour à peu près un an, comme on le verra plus loin. Si l'on ajoute cette année aux cinq autres passées à Paris et que l'on considère que Gilbert a peut être encore habité rue des Brodeurs à Paris et fait un voyage à Amiens, il faut admettre qu'il arriva pour la première fois à Paris pendant le deuxième semestre de 1770.

Le 29 juillet 1773, Gilbert était de retour en Lorraine. Il devait rentrer à Paris dans le cours de l'été de 1774 : sur le registre des procès-verbaux du concours à l'académie de Nancy on lit en marge de celui de la séance du 27 avril 1774, à propos de l'*Abel* de Gilbert : « Cet ouvrage a été retiré avant la distribution publique des

prix ». Or, d'après ce registre, à la séance du 14 avril précédent, on s'en occupait encore. N'est-ce pas un indice de la présence de Gilbert à Nancy, entre ces deux dates. On lit dans les mémoires de l'abbé Grégoire : « Gilbert dont je fis connaissance à Nancy. Il était alors très aigri contre l'académie de cette ville, qui avait refusé de l'admettre. Il s'en vengea en poète, c'est-à-dire par des épigrammes qu'il avait du plaisir à me communiquer. J'en citerai une qui n'est pas, je crois, dans le recueil de ses œuvres. L'académie avait ajourné sa séance publique du 8 mars, à cause de la maladie de Louis XV. Gilbert fit courir le quatrain suivant :

De plus, dans une lettre à d'Arnaud, qui commence par ces mots : « J'arrive de Metz... », Gilbert parle de l'interruption des spectacles. Or, celle-ci eut lieu, paraît-il, du 12 mai au 16 juin, pour le deuil du roi Louis XV, mort le 10 mai. Dans la deuxième quinzaine de juin 1774, Gilbert était donc encore en Lorraine. Mais il n'y était plus pour longtemps. En effet, du 19 juin 1770 au début de janvier 1777 cela fait un peu plus de six ans et demi dont Gilbert avait passé cinq ans et un mois à Paris; différence à peine d'un an et demi dont il faut encore retrancher le temps que Gilbert a pu demeurer rue des Brodeurs, à Paris, et celui qu'a pu lui demander son voyage à Amiens. Or, à la fin de juin 1774, il y avait déjà presque un an que Gilbert était de retour en Lorraine.

A partir du 10 décembre 1778, la période de misère de la vie de Gilbert est virtuellement terminée. A cette date, Vergennes, ministre de Louis XVI, adressait deux lettres presque dans les mêmes termes, l'une à l'archevêque de Paris et l'autre à Madame Louise de France, qui lui avaient recommandé Gilbert. Voici celle à Madame Louise de France :

« MADAME,

J'ai mis sous les yeux du Roi, dans mon dernier travail avec Sa Majesté, la demande du S^r Gilbert, que Madame daignait protéger. J'ai la satisfaction de pouvoir annoncer à Madame que Sa Majesté a accordé à cet homme de lettres un traitement annuel de mille livres sur la partie du fonds littéraire des affaires étrangères vacante par la mort du S^r de Saint-Albin. C'est à la déférence du Roi pour la recommandation de

Madame que le S^r Gilbert doit le succès de sa demande. Je me félicite d'avoir pu contribuer à lui faire ressentir dans cette circonstance l'effet de la protection dont Madame l'honore.

Je suis, avec un très profond respect
de Madame,
le très humble et très
obéissant serviteur.

Signé : DE VERGENNES.

A Versailles, le 10 décembre 1778. »

Cette histoire de Gilbert est presque uniquement faite de dates et de noms propres qui jalonnent le chemin parcouru par lui dans la vie. Mais, entre ces jalons, que de lacunes à remplir ! C'est à peine si l'on peut y placer quelques anecdotes, et des anecdotes qui ne font pas toujours autorité. Le plus certain, c'est que le travail occupa Gilbert pendant la majeure partie de son temps. Gilbert fut précepteur. On l'a vu demander des places. Il en obtint. Mais il ne se contenta pas d'instruire les autres. Il fit lui-même des études. Ou bien, que signifie ce titre d'avocat qu'il se donne à la fin d'une lettre écrite à son frère, de Conflans-Saint-Honoré, le 13 juillet 1780, d'avocat au Parlement, par lequel on le désigne dans son acte de sépulture. D'ailleurs, un de ses logeurs l'affirme dans un certificat : « Il ne paraissait avoir de passions que celle de l'étude. » Et quelquefois il nous laisse entendre le mal qu'il se donnait au travail. Parfois, une de ses poésies pouvait être faite en vingt-quatre heures, mais l'« Ode sur la mort de la princesse Charlotte de Lorraine » lui demandait deux mois. Et, le plus fréquemment, il n'a composé son œuvre qu'au prix d'un labeur pénible. Mais il est temps peut-être de classer cette œuvre et d'indiquer d'où l'inspiration venait à Gilbert. Gilbert a fait des poèmes héroïques qui portent les titres de : *Didon à Enée*, *La Marquise de Gange*, *Le Criminel*, les Chants VII et VIII de *La Mort d'Abel*, imités de Gesnel, et un roman, *Statira et Amestris*. Ce sont des œuvres qui mériteraient sans doute une analyse et des réflexions dans une étude purement littéraire. Mais elles n'ont aucune importance pour la gloire de Gilbert. Contentons-nous de les avoir nommées.

A l'époque de Gilbert, on en voyait partout, comme lui-même ne voyait auprès de son ami Dorat,

« que roses
Brillantes par leur pourpre et fraîchement écloses. »

On en moulait aux plafonds, on en sculptait aux lambris, Moreau le jeune en gravait, on en brodait sur le satin des habits, il en restait encore au-dessus des portes et dans les cadres des salons, de celles que Watteau et Pater avaient peintes, les poètes en jetaient à pleines mains dans leurs vers. Cette ambiance devait forcément inspirer le poète : il était jeune, comme n'aurait-il pas fait quelques vers à l'adresse du printemps, de l'amour et des femmes. Mais ces légendes si joliment exprimées, ces vers à Dorat, ces vers au printemps, ce « Charmes des bois », pourront plaire encore longtemps. Comme tant d'autres choses aimables, elles seront vite enlevées par l'oubli, car elles ne font pas l'originalité de Gilbert. Comme on a fait de tout temps, Gilbert a fait des pièces de circonstance : parfois ce sont des remerciements pour un bienfaiteur, les *Stances à d'Arnaud*; ou bien c'est une supplique telle que *L'Orphelin*, dans laquelle Gibert tâche d'obtenir l'aide de M. de Sivry dans un procès qu'il a avec ses frères. Les événements publics ou religieux inspirent aussi Gilbert : on leur doit l'*Ode sur la guerre présente après le combat d'Ouessant*, l'*Ode à la Reine sur la mort de Son Altesse Royale Madame la Princesse Anne-Charlotte de Lorraine*, l'*Ode sur la mort de Louis XV*, l'*Ode à S. A. S. le prince de Salm-Salm*, l'*Ode au Roi*, l'*Ode à Monsieur sur son voyage en Piémont*, l'*Ode sur le Jugement Dernier*, l'*Ode sur le Jubilé*. Dans ces différentes pièces de vers, on trouve de belles images, de belles strophes, de la fermeté, du mouvement. Un grand poète s'y laisse quelquefois deviner; mais ce ne sont pas encore des œuvres magistrales qui l'immortaliseront.

Gilbert a fait mieux. Dans ses satires, il a montré presque toutes les qualités qu'on peut désirer dans ce genre. A-t-il fait le *Carnaval des Auteurs*, qui semble indigne de lui? Il a fait la « Diatribe au sujet des prix académiques ». Il avait écrit une satire sur les courtisanes, qu'il détruisit avec un éloge du Dauphin avant sa mort, « deux pièces où il s'était surpassé », déclare Fréron. Mais nous avons de lui deux satires

pour le juger : *Le dix-huitième siècle* et *Mon apologie*. Ce sont des morceaux qui resteront et qu'on reproduira longtemps dans les anthologies. Sitôt qu'il est en train, comme il va bien, Gilbert ! L'esprit, la repartie, les descriptions, la force du style, la pensée, tout s'y fait admirer.

Jusqu'à présent, nous n'avons vu que les choses de la terre inspirer Gilbert. Mais, un jour, ce ne fut plus la terre qui l'inspira, ce fut le ciel même, ce fut « le Dieu de l'innocence auquel il avait révélé son cœur ». Il écrivait l'*Ode imitée de plusieurs psaumes*, avec quels sentiments de résignation, de générosité, de pardon ! Sa franchise, habituellement vigoureuse, s'adoucissait en candeur.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil,
Vous qui pour protéger le repos de ma cendre
Veillerez près de mon cercueil.

Désormais, Gilbert avait atteint l'immortalité que le ciel seul, que le divin peut seul assurer, même ici-bas.

MÉDECINE

Le poète Gilbert n'est pas allé mourir de misère à l'Hôtel-Dieu, du moins de la façon brutale qu'on a prétendue si longtemps. Il avait alors assez d'argent pour vivre. De quoi donc est-il mort? C'est la question la plus naturelle après cette conclusion négative.

« Il mourut fou lié », déclare le *Journal de Nancy* du mois de janvier 1781. On aimerait avoir quelques notes des médecins qui le soignèrent, un procès-verbal de son autopsie, puisqu'elle fut faite, pour contrôler une assertion aussi catégorique. A défaut de ces pièces, on est bien forcé de se contenter de ce qu'on trouve dans la correspondance, dans les mémoires ou dans les journaux du temps, sans oublier la valeur relative de ces sortes de récits, dus souvent à des gens incompetents ou mal informés. Ce qu'ils rapportent, c'est ce qui se disait et l'on sait que le faux se mêle inévitablement au vrai dans les conversations, avec la meilleure bonne foi du monde. Un écrivain, qui faisait alors profession de tenir au courant de ce qui se passait à Paris le comte André Schowalow, chambellan de l'impératrice Catherine II, Laharpe, raconte cette mort avec beaucoup de détails. Voici de quelle manière :

« Le malheureux Gilbert vient de mourir fou. Il avait déjà de la disposition à cette maladie, comme on le voyait à ses yeux hagards et troublés. L'habitude du vin n'avait pas dû contribuer à raffermir sa raison, et enfin une chute qu'il fit il y a quelques mois, déranger entièrement sa tête. Dans les derniers jours de sa vie, il donna les plus étranges marques d'aliénation d'esprit. Il s'était logé à Charenton, dans le voisinage de la maison de campagne de l'archevêque; car, en sa qualité d'apôtre de la religion, il se croyait obligé de faire sa cour au prélat, qui l'avait en effet recommandé à M. de Ver-

gennes et avait obtenu pour lui une des pensions que le Ministre des Affaires Etrangères peut prendre sur le privilège qu'il accorde aux papiers politiques. Il était allé chez l'archevêque, qui ne le reçut pas avec toute la distinction qu'il en attendait et qui le fit manger avec ses secrétaires et ses valets de chambre. Gilbert, déjà mal disposé, fut tellement aigri de cette réception qu'il rentra chez lui, la tête absolument tournée. La fièvre le prit pendant la nuit, et le matin il alla en chemise et en redingote demander les Sacrements au curé de Charenton, qui l'exhorta vainement à rentrer chez lui. Il courut de là chez l'archevêque, et la plupart des gens de la maison n'étant pas encore levés, il parvint jusque dans la chambre de ce prélat, se roula par terre comme un possédé en criant qu'on lui donnât les Sacrements, qu'il allait mourir et que les philosophes avaient gagné le curé de Charenton pour lui faire refuser les Sacrements. L'archevêque, effrayé de ses cris et de ses convulsions, le fit porter à l'Hôtel-Dieu, dans la salle où l'on traite les fous. Là, sa folie ne fit qu'augmenter; il faisait sa confession à haute voix, et comme un autre fou avait la manie de crier les arrêts du Parlement, Gilbert criait de son côté que c'était lui qu'on allait pendre. Dans un de ces accès, il avala la clef de sa cassette, qui lui resta dans l'œsophage. Il mourut vingt-quatre heures après, ne pouvant pas être secouru, et s'accusant toujours lui-même, sans qu'il en faille pourtant rien conclure contre lui; car le cri de la folie n'est pas toujours le cri de la conscience. »

Ce long passage de la correspondance de Laharpe, je l'ai cité pour le laisser de côté, momentanément du moins. Laharpe et Gilbert n'étaient pas au mieux. Gilbert avait écrit :

« Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je au lieu de la Harpe obscurément écrire :
C'est un petit rimeur de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tombe de chute en chute au trône académique. »

Laharpe le mettait parmi « la canaille griffonnante », parmi les « prosaïques et rimailleurs ». Il écrivait avec autant de violence, à propos de la représentation de l'*Irène*, de Voltaire :

« La cabale des Gilbert, des Clément, des Fréron, était contenue par la foule des honnêtes gens. » Il répondait au *Dix-huitième siècle* : « Ce M. Gilbert a commencé, comme tous les faiseurs de mauvaises satyres, par l'impuissance de mieux faire. » A la fin de sa lettre même sur la mort de Gilbert, il apprécie le poète de cette façon : « En général, il est dur et boursofflé dans ses odes comme dans ses satyres, et tombe trop souvent dans le style baroque et barbare. » On s'étonne d'un pareil jugement aujourd'hui qu'on lit Gilbert sans esprit de parti. Ces expressions exagérées sentent la rancune. Gilbert est le plus souvent net, vigoureux, hardi. Le seul regret qui soit acceptable à son endroit, c'est qu'il n'ait pas assez vécu pour atteindre à la perfection que son talent permettait d'espérer. Et comme ce talent s'impose, admirons les arguments de Laharpe pour le rabaisser après l'avoir reconnu. « Quoique cette satire (*Le dix-huitième siècle*) soit sans esprit et sans gaieté, qu'il y ait de plats lieux communs et beaucoup de mauvais vers. Il y en a pourtant qui sont bien tournés et qui prouvent que l'auteur a du talent pour la versification; mais ce talent, devenu plus facile depuis que tant de modèles classiques ont rendu la langue poétique plus commune... ne suffit pas pour produire de bons ouvrages. » Voilà le fait. Et, comme on lit dans la notice historique des œuvres de Gilbert, éditées à Paris en 1811, chez Raymond et Ménard, au sujet de leur auteur : « M. de Laharpe, qui le haïssait parce qu'il en avait été maltraité, ajoute dans sa correspondance littéraire que l'ivrognerie fut la cause de cet accident (aliénation). C'est une calomnie dont M. de Laharpe se repent aujourd'hui et dont il ne manquera vraisemblablement pas de faire amende honorable au prochain Jubilé... », on se met à penser que Laharpe pourrait bien avoir commis d'autres calomnies dans sa lettre et qu'il y aurait imprudence à recevoir ses dires sans autre information.

François de Neufchâteau consacrait ces lignes à Gilbert, ou du moins il les avait approuvées, puisque je les extrais d'une notice sur Gilbert imprimée de son vivant, en l'an V, à la fin de son *Poème des Vosges*, paru chez Desenne, à Paris : « Sa raison s'égara. Il ne voyait que des fantômes, des satellites menaçants. Il entra dans le cabinet de l'Archevêque de Paris, Beaumont, qui le pensionnait, et s'écria en l'abordant,

d'une voix sépulcrale : « Je suis damné. » L'archevêque le rassura d'une absolution, et s'en débarrassa en l'envoyant à l'Hôtel-Dieu. Il fallut y lier le malheureux Gilbert. Cinq semaines avant sa fin, dans un accès de fièvre, il avait avalé la clef d'une cassette, dans la crainte que son argent ne lui fût dérobé par ces coquins de philosophes. Au fort de son délire, il désignait l'endroit où était cette clef, en portant la main à son cou ; mais, vu son état de démence, on ne prit pas garde à ce geste. A l'ouverture de son corps, on trouva la clef engagée dans les tendons de l'œsophage. Huit jours avant de succomber à cette pénible agonie, il imita, des psaumes, une ode — un vrai cantique... » Ces lignes, on les retrouve presque textuellement dans la préface des œuvres de Gilbert, éditées par Le Jay en 1788. Peut-être sont elles du même auteur. La voix sépulcrale, les satellites menaçants, la clef de la cassette avalée pour soustraire au vol une somme d'argent contenue dans cette cassette y sont déjà. L'archevêque, avec son absolution, n'y est pas encore. François de Neufchâteau connaissait Gilbert. Il le rencontrait à Nancy, chez l'avocat Mandel, on s'en souvient. Mais il ne l'avait, paraît-il, jamais aimé. La désinvolture avec laquelle sont écrites les lignes ci-dessus montre bien ce peu de sympathie et n'engage pas à les croire sur parole. Par bonheur, un certain nombre de contemporains de Gilbert, pas toujours de ses amis, semblent avoir parlé de lui sans grande passion.

Palissot, un de ses compatriotes aussi, mentionne sa mort assez laconiquement : « Ce jeune homme, dans un accès de folie, eut le malheur d'avaler une clef et mourut à l'Hôtel-Dieu. »

« Il eut, il y a quelques mois, lit-on dans le *Nécrologe des Hommes célèbres de France* de 1781, le malheur d'avaler une clef, accident si peu vraisemblable que l'infortuné eut la douleur de se voir traiter comme un cerveau en délire. Il est mort à Paris dans les angoisses inexprimables d'une longue et cruelle agonie, âgé de 29 ans le 16 novembre 1780. Il a été enterré dans l'église de Saint-Pierre-aux-Bœufs. »

Métra, dans sa « Correspondance secrète politique et littéraire », écrit avec un peu plus de passion, le 18 novembre 1780 : « Un de nos poètes persiques nommé Gilbert, qui s'était acquis une réputation éphémère par une satire malhonnête

intitulée *Le dix-huitième siècle*, et qui, depuis, pour avoir du pain et se mettre à l'abri des coups de bâton, a pris le petit collet, est devenu fou et, dans un de ses accès, il a avalé la clef du grenier dans lequel il logeait. Il ne manque pas de protecteurs pour avoir beaucoup et indistinctement déclamé contre les philosophes modernes et surtout contre ce bon J.-J. Rousseau, qu'il confondait fort spirituellement avec eux. On l'a transféré à l'Hôtel-Dieu, où il est soigné très attentivement. » Le 25 novembre 1780, dans la même correspondance de Métra : « A propos de fous, M. Gilbert, dont je vous ai annoncé l'étrange accident, n'a pas été si heureux que ce paysan prussien, dont on conserve le portrait à la Haye, qui, ayant avalé son couteau, vécut encore huit mois après avoir eu l'estomac ouvert. M. G... n'a pu digérer la clef qu'il avait avalée et est mort vendredi dernier (Métra commet l'inexactitude de prendre le jour de l'inhumation de Gilbert pour celui de sa mort) sur le lit d'honneur des poètes de son espèce, c'est-à-dire à l'hôpital. « L'abbé Sabatier, de Castres, à qui Gilbert avait dédié en 1774 sa satire *Le Siècle*, parle ainsi, dans l'édition de 1781, de ses *Trois siècles de la Littérature française* (tome II, p. 400-402), après avoir dit que Gilbert était un écrivain plein de promesses : « Nés de parents pauvres et obscurs, doué d'une âme fière, incapable des bassesses qui procurent des protecteurs, il fut presque toujours aux prises avec le besoin et le désespoir et aurait peut-être succombé à ce dernier si des gens de lettres que son courage et les talents qu'il annonçait avait intéressés à son sort n'eussent attiré sur lui les bienfaits de quelques grands. Il avait obtenu par leur crédit une pension du Roi lorsqu'il a été enlevé aux lettres de la manière la plus malheureuse. On sait qu'il est devenu fou des suites d'une chute de cheval, qu'il est mort peu de temps après pour avoir avalé dans sa démence la clef de son logement. »

En une ligne, le *Courrier de l'Europe* du 22 novembre 1780 annonce que Gilbert « vient de mourir des suites d'une chute de cheval qui l'avait fait tomber dans la démence ».

Une longue lettre, que je me permettrai de citer tout entière vu son intérêt, a paru dans un article du journal *L'Eclair*, le 29 janvier 1905. Elle était de Fernet, chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, ami personnel de Gilbert. Ce chanoine

l'avait écrite à propos d'une poésie de Clément, qui, dès 1785, prédisait d'un poète qu'il « mourra de faim comme Gilbert » pour démontrer que Gilbert n'était pas du tout mort de faim. L'auteur de l'article, qui n'a pas dit son nom, déclare l'avoir trouvée manuscrite dans un petit recueil de poésies de Gilbert que Viollet-le-Duc avait soigneusement mis de côté. « ...Quoique personne ne fût moins habile que Gilbert dans l'art de l'équitation, il a voulu monter un cheval anglais qui l'emporta au milieu de la rue d'Enfer et le jeta sur une borne la tête la première. Lorsque la plaie fut guérie, les philosophes lui suscitèrent une persécution qui l'obligea de disparaître pour quelque temps. Ce nouveau coup troubla son esprit déjà fatigué de l'horrible secousse qui avait ébranlé son cerveau, et il ne tarda pas à donner les marques d'un dérangement réel dans ses idées. Pour se dérober à ses ennemis, qu'il croyait toujours voir à sa poursuite, il résolut de quitter Paris et de se retirer au village de Carrières, près Conflans. Il y loua un joli appartement sur les bords de la Seine et prit un domestique avec lui. Ses ressources étaient plus que suffisantes pour ses besoins. ...M. de Beaumont (l'archevêque) avait fait obtenir à Gilbert, comme homme de lettres, une pension de 1.200 francs sur les journaux, et il se disposait à solliciter pour lui de nouvelles grâces. M. l'abbé de Crillon, qui honora par ses visites et par sa plume un nom que les années ont tant illustré, lui faisait depuis plusieurs mois une pareille pension. Ce n'est donc pas le défaut de ressources pécuniaires qui le conduisit à l'Hôtel-Dieu. Ce fut le genre même de sa maladie. Il se croyait empoisonné, soit que la chose fût vraie, soit que cette idée prît source dans le désordre de son esprit. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il sentait dans ses entrailles comme un feu continu dont le lait seul pouvait tempérer l'ardeur.

« Un jour, il effraya ses amis, en leur disant que, rendu furieux par la douleur, il venait d'avaler la clef de l'une des portes de son appartement. Mais M. Moreau, alors premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, rassura les esprits en déclarant, à l'inspection d'une clef semblable, que la chose n'était pas possible. Cependant, ce propos, tout dénué de vraisemblance qu'il parut, réveilla l'attention et fit naître des craintes pour l'avenir. On crut devoir s'occuper d'une manière toute parti-

culière de la santé et de la sûreté de celui qui l'avait tenu et qui le répétait souvent.

« M. Moreau, consulté par l'archevêque sur le parti qu'il y avait à prendre, dit : « Ce n'est que de l'esprit que ce jeune homme est malade. Il n'y a pas de meilleur remède contre cette maladie que les douches, ni de meilleur endroit pour les prendre que l'Hôtel-Dieu. Il faut l'y faire transporter uniquement pour cet objet; on verra ensuite ce qu'il y aura à faire. »

« Le prélat suivit ce conseil. Ce fut M. l'abbé Puy, chanoine de Notre-Dame, qui alla le prendre et le conduisit à l'Hôtel-Dieu, dans la voiture même de M. de Beaumont. Les sœurs le placèrent à part et dans un lit seul et elles lui prodiguèrent leurs soins. Nouvelle consultation des médecins et chirurgiens en sa présence. Même incrédulité sur l'accident de la clef. Comme il souffrait beaucoup, on voulut attendre que les douleurs diminuassent pour lui faire prendre la douche; mais elles allèrent toujours en augmentant, et il expira au bout de huit jours, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise. Après sa mort, on l'ouvrit, et, au grand étonnement des spectateurs, on vit la fatale clef qui s'était arrêtée à l'œsophage et y était restée suspendue. On la garde dans cette maison comme un monument authentique du fait à jamais mémorable dans les annales de la chirurgie, et dont il n'y avait jamais eu d'exemples. Le poète infortuné a été enterré dans l'église de Saint-Pierre-aux-Bœufs. D'après ce détail, que je puis vous certifier comme ayant presque toujours été le témoin oculaire de ce qu'il contient, il paraît que M. Clément (l'auteur des vers sur Gilbert) a été mal instruit, et il aime trop la vérité pour ne pas lui sacrifier les vers dont il s'agit. J'ai profité avec plaisir de l'occasion que me présente son erreur pour rappeler le nom d'un poète qui fut mon ami et dont je ne puis m'empêcher d'arroser le tombeau de mes larmes. »

Un dernier passage, que j'emprunte à la correspondance littéraire de Grimm (tome X, p. 367-369 de l'édition de 1830). Grimm écrivait de Gilbert, en décembre 1780 : « Il était tombé depuis quelques mois dans une maladie de vapeurs qui a fini par troubler entièrement sa raison. Il était persuadé, comme Jean-Jacques, que les philosophes avaient soulevé tout l'uni-

vers contre lui et qu'on en voulait à sa vie. Dans un de ses accès de délire, pour empêcher ses ennemis de le surprendre, il avait imaginé d'avaler la clef de sa chambre et, ce qui paraîtrait presque incroyable (si le fait n'était pas attesté par tous les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, où il a été transporté quelque temps avant sa fin), c'est qu'après avoir avalé réellement cette grosse clef, il n'en a pas moins encore vécu quinze jours ou trois semaines. Rendu à lui-même par les remèdes qui lui avaient été administrés, il parlait souvent de cette clef, mais on prenait ce qu'il disait pour un reste de folie, et ce n'est qu'après sa mort, qu'ayant fait ouvrir son corps, on a découvert la vérité d'un si singulier phénomène. La clef s'est trouvée accrochée par une de ses dents aux membranes de l'œsophage, près de l'orifice supérieur de l'estomac.»

Ce qui frappe, à la lecture de ces différentes pages, c'est cette histoire de clef. Il n'est pas douteux que Gilbert ait avalé une clef. Toutes les citations que j'ai faites s'accordent là-dessus. L'accord est moins complet sur le genre de clef. Laharpe avait dit « la clef d'une cassette » et François de Neufchateau l'avait répété. Pour un autre, c'est « la clef de son logement » ou bien c'est « la clef du grenier dans lequel il logeait », « la clef de l'une des portes de son appartement », « la clef de sa chambre ». Grimm, qui se sert de ces derniers mots, a le droit d'être écouté. Quand il juge Gilbert dans sa correspondance littéraire, il signale ses défauts, mais il reconnaît son talent s'il regrette l'emploi qu'il en fait. Cet esprit pondéré ne semble pas avancer quelque chose à la légère. Il a sûrement tâché de contrôler ce qu'on disait. Il invoque le témoignage de tous les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu. Ce n'est qu'ensuite qu'il revient à la clef et qu'il insiste pour affirmer que Gilbert a « réellement avalé cette grosse clef ». C'était justement parce qu'elle était grosse, cette clef, que les médecins n'y ont pas cru. Ils soignaient déjà Gilbert depuis quelques mois, ils s'efforçaient de persuader que chez lui « l'imagination était plus affectée que le corps » ; ils l'avaient « réduit à l'enfance ». C'est ce que le poète écrit à l'un de ses frères dans une lettre datée du 13 juillet 1780, à Conflans-Saint-Honoré. Ils étaient avertis que ce genre d'accident était possible, puisque pour le prévenir ils conseillaient de mettre

Gilbert à l'Hôtel-Dieu. Ils n'auraient pas pris pour des paroles de fou celles de Gilbert se plaignant que l'accident était arrivé si la clef qu'on leur montra pour leur donner les dimensions de celle qu'il prétendait avoir avalée n'avait pas été si grosse. Ils n'en revenaient pas quand l'autopsie l'eut mise sous leurs yeux. Et, pour que la chose servît de leçon, — car ils avaient oublié, ce qu'on ne doit jamais en médecine, science expérimentale, que

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Et leur faute avait coûté la mort de Gilbert, — pour que la chose, dis-je, servît de leçon, ils firent garder la clef à l'Hôtel-Dieu, comme nous gardons encore aujourd'hui des pièces anatomiques à titre d'enseignement. Laharpe a parlé d'une clef de cassette. Il aura fait comme les chirurgiens. On lui aura dit : « Gilbert a avalé une clef de cette grosseur. » Il aura retenu l'événement, mais il aura pensé, l'incrédule : « On exagère toujours ! » et, le racontant à son tour, il aura réduit les dimensions de la clef à celles d'une clef de cassette pour la pouvoir faire avaler. Ce n'est pas une preuve que je donne, c'est une explication. Si l'on veut bien se reporter aux récits de la mort de Gilbert et au témoignage suivant, on recueillera les symptômes principaux des corps étrangers volumineux de l'œsophage : la douleur et la suffocation. Peut-être faut-il rappeler avec François de Neufchâteau le geste de Gilbert portant la main à son cou pour désigner l'endroit où la clef s'était arrêtée. En 1866, l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* agitait la question de la mort de Gilbert. Il reçut d'un certain docteur J.-F. P... cette communication : Ce docteur disait avoir été très lié avec un vieux chirurgien de Paris, mort vingt ans plus tôt à l'âge de 94 ans, le docteur Suberbielle. Suberbielle affirmait qu'il avait vu à l'Hôtel-Dieu, où il était alors attaché, Gilbert ayant avalé sa clef, et il donnait des détails qu'on n'invente pas. A cette époque, Ferrand était chirurgien de l'Hôtel-Dieu. C'est dans sa salle qu'on avait mis Gilbert, qui se plaignait, n'écoutait rien, et quand Ferrand tâchait de le séduire par de bonnes paroles, le croyant seulement atteint de délire, et lui disait particulièrement : « Monsieur de Gilbert, écoutez-moi donc ; répondez à mes questions... », Gilbert répondait : « Gilbert tout court, monsieur Ferrand. La clef m'étouffe ! » Suberbielle a raconté cent

fois cette anecdote et ne croyait pas dire quelque chose qui fût sujet à contestation. Suberbielle avait 28 ans en 1780 et Ferrand était alors effectivement à l'Hôtel-Dieu, comme adjoint de Moreau.

Il s'agit maintenant de savoir à quel moment Gilbert avala cette grosse clef. Laharpe prétend vingt-quatre heures avant sa mort. Le *Nécrologe des Hommes célèbres de France* dit : « ...quelques mois ». François de Neufchateau, « cinq semaines ». Aucun de ceux-là ne semble dans la vérité. Grimm va nous éclairer. Il affirme, sur le témoignage des chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, que Gilbert vécut encore quinze jours ou trois semaines après avoir avalé sa clef. Or, on se rappelle que trois semaines, c'est exactement la durée du séjour de Gilbert à l'Hôtel-Dieu, d'après les registres de cet hôpital : du 24 octobre au 16 novembre. Et l'on ne peut que rapprocher cette constatation de ce qu'on lit dans la lettre du chanoine Fernet. La voilà bien, la vérité. Gilbert avale sa clef. Il en parle. Ses amis s'en effraient. M. Moreau le voit. Il prend ses paroles pour celles d'un aliéné. Mais, à la réflexion, on se dit : « Il finirait bien tout de même par avaler une clef ou quelque autre objet à sa portée. » Alors, l'Archevêque de Paris, qui s'intéressait à lui, demande : « Que faire ? » Et, d'accord avec le premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, le fait transporter à cet hôpital. Tous ces événements se passèrent, au plus, en quelques jours. On voit qu'il n'y a rien là de ces allées et venues à l'aube, en chemise et redingote, entre la maison du curé de Charenton et celle de l'archevêque. Tout s'est passé dans l'intimité, comme en famille, sans rien de ce scandale ridicule, mais possible, évoqué par Laharpe.

Reste à déterminer dans quelles circonstances et pour quelles raisons la clef fut avalée. Revenons à nos auteurs. Ce fut « dans un accès de folie », dit Palissot ; « dans sa démence », affirme Sabatier de Castres ; « dans un de ses accès », disent Laharpe et Métra, qui viennent de le présenter comme un fou ; « dans un accès de fièvre », pour François de Neufchateau, qui le montre ayant perdu la raison ; « dans un de ses accès de délire » sont les termes employés par Grimm, pour qui Gilbert est « tombé depuis quelques mois dans une maladie de vapeurs qui a fini par troubler entièrement sa raison ». Le chanoine Fernet attribue la chose au

« désordre de son esprit », et il cite l'opinion du premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, Moreau : « Ce n'est que de l'esprit que ce jeune homme est malade. » Toutes ces façons de parler se ramènent à celle-ci, qui ne préjuge de rien, que Gilbert faisait des phénomènes mentaux et qu'ils sont la cause de son funeste accident. Et Salun, son ami, dans la lettre qu'il adressait aux auteurs du *Journal de Paris*, le 17 novembre 1780, et qu'on y publia le 22, formulait une opinion du même genre que toutes ces dernières : « Il semble que le ciel se plaise quelquefois à réprimer l'orgueil de notre esprit par le trouble de notre raison. M. Gilbert, peu de mois avant de mourir, s'était forgé des fantômes qui répandaient sur ses actions une sorte de délire. Il s'imaginait que l'univers entier conspirait contre sa personne : tout lui faisait ombrage. Insensiblement, cette terreur insurmontable a desséché sa vie et l'a conduit au tombeau. »

Nous aimerions vérifier toutes ces affirmations. Au moins nous donnera-t-on quelques explications valables de ces troubles mentaux ? En trouverons-nous nous-mêmes ? Salun vient de les attribuer à « l'orgueil de l'esprit ». Laharpe a parlé d'une chute de cheval, le *Courrier de l'Europe* et Sabatier de Cas'res aussi. Le chanoine Ferlet y joint une persécution des philosophes. La chute de cheval eut certainement lieu : Gilbert, dans une lettre écrite à l'un de ses frères de Conflans-Saint-Honoré, le 13 juillet 1780, — on la lira plus loin, — écrivait : « Sans ce triste accident dont je suis la victime... » Un accident qui laisse un souvenir aussi vif et aussi désagréable ne peut avoir été qu'un accident violent et brutal. Y a-t-il lieu d'en chercher un autre que celui dont parlent tant de ses contemporains ? Reprenons la lettre de Ferlet : « Quoique personne ne fût moins habile que Gilbert dans l'art de l'équitation, il a voulu monter un cheval anglais qui l'emporta au milieu de la rue d'Enfer et le jeta sur une borne la tête la première. » C'est cela : à l'époque où il habitait rue d'Enfer, où il était sorti de la misère, il prenait goût à la vie. Il avait un maître de danse, un maître d'armes (1). Il aura voulu, pour compléter son éducation, se mettre à faire de l'équitation, en s'essayant du moins à monter à cheval ;

(1) Voir Livre de comptes de Gilbert à la Bibliothèque Nationale.

un jour, peut-être, en compagnie de son élève, le chevalier Webb, il sera monté sur son cheval ou sur un cheval que la famille de celui-ci mettait à sa disposition, puisque c'était un cheval anglais, et il sera tombé. C'était sans doute à la fin d'avril ou au début de mai 1780, car le livre de comptes de Gilbert s'arrête au 29 avril 1780. Alors que sera-t-il advenu ? Dans la biographie Michaud, on lit qu'il aurait été trépané. J'ai même vu, je ne sais plus où, que ç'aurait été par Desault. Mais je n'en suis pas du tout sûr. Je préfère m'en rapporter aux textes de son temps. Or, le chanoine Ferlet dit, après avoir parlé de sa chute : « Quand la plaie fut guérie, les philosophes lui suscitèrent une persécution, etc. » Et Gilbert, dans la lettre où il parle de ce triste accident dont il est la victime, parle aussi de « saignées du pied », de « longue diète » qu'on lui a fait faire. Il ne dit pas un mot de trépanation ni de quoi que ce soit qui puisse y faire penser. Ne retenons donc jusqu'à nouvel ordre que le traumatisme. Or, aujourd'hui, nous affirmons, comme les contemporains de Gilbert, la part importante qu'ont les traumatismes dans l'étiologie des affections mentales. Ils ne suffisent pas tout de même à produire celles-ci : on ne tombe pas nécessairement dans l'aliénation pour être tombé de cheval. Il faut des conditions préalables. Le caractère, les tendances de l'individu interviennent pour beaucoup. C'est ici qu'il serait peut-être intéressant d'interroger le psychisme et la psychologie de Gilbert. Auparavant, je signalerai que la famille de Gilbert fut assez vite en voie d'extinction, soit parce que les membres de cette famille restèrent célibataires comme Gilbert lui-même, soit pour toute autre cause. En 1858, Salmon semble n'avoir plus trouvé de cette famille, composée à l'origine de cinq ou sept frères et sœurs, que deux foyers, celui de Mlle Françoise Pernot et celui de Paul Raguel. Un fait plus intéressant, s'il est exact, est celui que Laffay retient ainsi : « Pierre-Louis, le benjamin de la famille, avait cinq ans à la mort de sa mère et quatorze à celle de son père. Ses aînés durent prendre soin de son éducation, et il leur donna assez de mal. Il ne jouissait pas, paraît-il, de toutes ses facultés mentales. » Dans la famille de Gilbert, d'après Olivier, ce Pierre-Louis était le dernier enfant et le poète l'avant-dernier. Enfin, je signalerai une maladie importante

qu'eut Gilbert du temps qu'il habitait au Collège de Rheims. On lit en effet, à la fin d'une de ses lettres à Baculard d'Arnaud : « Je vous aurais envoyé mon dernier chant d'Abel; mais, depuis dix jours, il ne m'a pas encore été permis de toucher une plume pour achever une vingtaine de vers que je veux redresser. Une maladie très sérieuse m'oblige de garder le lit ou la chambre. Il faut bien que ma destinée s'accomplisse et que je sois malheureux de toutes les manières. J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, votre très humble et très obéissant serviteur : Gilbert, au Collège de Rheims. — Je vous prie de m'honorer d'une réponse. » Une autre lettre, du même endroit, écrite au même, était en ces termes : « Ma vie est-elle de quelque prix à vos yeux? Voulez-vous me la sauver? C'en est fait, Monsieur; la funeste prophétie du poète malheureux s'accomplit si vous ne m'arrachez du tombeau. La plus terrible des maladies m'y traîne lentement depuis plus de six mois. Son terme approche, je le sens, et le plus faible retard dans vos secours peut les rendre inutiles. Je finis, car les larmes, les sanglots me suffoquent. Vous, Monsieur, qui avez un cœur, vous en devinez la cause. » Quelle est donc cette maladie si sérieuse et si longue qui le frappait après l'automne de 1772, puisque le *Poète malheureux* auquel il fait allusion, présenté au concours de l'Académie cette année-là, ne parut qu'en septembre? Faut-il voir là l'origine de la légende qui, dit M. Fosseyeux dans son *Inventaire des objets d'art de l'Assistance publique*, l'a fait mourir poitrinaire, et dont je n'ai trouvé nulle autre trace? Cela se pourrait, mais je n'en sais absolument rien.

Gilbert était-il un « prédisposé »? Quelque chose annonçait-il dans sa personne qu'il pourrait faire des troubles mentaux à l'occasion d'émotions fortes ou de traumatismes? Interrogeons ceux qui l'ont connu, faisons-le parler lui-même. Qu'allons-nous apprendre? En remontant au déluge, à son enfance, veux-je dire, ce qu'on apprend, c'est qu'il était d'une grande précocité : Très intelligent, il émerveillait son village par ses facilités. Je demanderai qu'on veuille bien écouter le sénateur Salmon l'expliquer dans les *Mémoires de l'Académie impériale de Metz* de 1859 : « L'intelligence de Florent était vive et précoce. Son père le confia, pour la féconder, à un jésuite qui réunissait autour de lui, à Fontenoy-le-Château,

quelques enfants du pays auxquels il enseignait les lettres latines. Ce prêtre n'avait pas eu de peine à démêler les heureuses facultés dont était pourvu le nouveau venu; aussi, avait-il pris plaisir à en hâter le développement; mais, quelque vite qu'il allât dans ses leçons, l'élève dépassait toujours le maître. En peu de temps, il avait fait de tels progrès qu'il ne rencontrait plus que des inférieurs dans la classe et que, dédaignant d'y disputer la croix à personne, c'était lui qui la décernait à ses camarades en présidant à leurs luttes.» Le futur poète n'avait pas été le dernier à s'apercevoir de ses succès. Aussi, dit encore Salmon, « son ambition croissant à mesure qu'il s'imaginait grandir en instruction et en talent, tout enfant qu'il était, il crut que l'air et l'espace lui manqueraient, sur cette terre obscure où il accusait la fatalité de le retenir prisonnier; il rêva de la quitter pour aller au loin, s'il le fallait, en chercher une qui, l'élevant davantage, l'aidât à prendre son essor. Cette pensée finit par devenir son idée fixe.» Et bientôt cette idée fixe, trop concentrée, trop comprimée, brisa l'enveloppe qui l'avait contenue jusque-là, en ébranlant l'existence assez paisible encore de l'enfant. Ce fut le coup de tête que je laisse décrire à Salmon, puisqu'il alla chercher ces renseignements au pays même de Gilbert, sur les lèvres de ses neveux. « Un incident qui n'a rien que de simple et de vulgaire, et dans lequel la fière et impatiente susceptibilité de caractère du satyrique eut une première occasion de se manifester, hâta le dénouement d'une situation qu'il commençait à supporter difficilement. Son père l'avait envoyé porter le repas du matin à ses deux frères aînés, qui labouraient un champ. Louis le chargea de veiller sur l'attelage pendant que lui et Mausuy allaient se reposer en mangeant. L'enfant, blessé d'une recommandation pareille et croyant sans doute que la main qui alignait des rimes dérogerait en tenant le fouet, répondit résolument qu'il n'était pas fait pour chasser le bétail. Le frère aîné répliqua, en souriant, que s'il croyait au-dessous de lui de faire ce que faisaient ses frères, il n'avait qu'à aller chercher ailleurs une occupation digne de lui. — Si j'avais de l'argent, répartit Florent sans baisser le ton, je le ferais sur-le-champ. — En voilà! lui dit de nouveau Louis, en lui mettant un écu dans la main. — L'enfant accepta le défi et l'argent. Il revint à la maison pater-

nelle, fit un paquet de ses livres et prit le jour même la route d'Epinal sans rien dire à personne. Le lendemain, il arrivait dans cette ville et allait résolument y demander l'hospitalité à un commerçant avec lequel son père était en relations d'affaires.» Il dut maintes fois plus tard montrer de cette brusquerie, se faire connaître par des actes impulsifs, car quelques-uns de ses contemporains semblent considérer la chose comme habituelle chez lui au point d'en faire un caractère distinctif.

« Fougueux Gilbert, au regard frénétique ! » l'interpelle Palissot dans sa *Dunciade*. Et l'on peut lire, dans une satire intitulée *Les Mauvais Critiques*, imprimée à Londres en 1778, c'est-à-dire avant qu'il fût sérieusement malade :

« Plus patient que le mordant Gilbert
J'accorderais....., etc. »

Il semble qu'il perdait facilement, jusqu'à un certain point, la maîtrise de lui-même, qu'il manquait un peu du sens de la mesure, qu'il se laissait dominer par les choses, par les images, par les mots. Car, dans son *Discours sur la manière de lire les vers*, François de Neufchateau fait de celle de Gilbert un portrait suggestif :

Gardons-nous d'imiter dans sa folle lecture,
Dans ses roulements d'yeux et ses contorsions
Ce fanatique amant de ses productions,
Ce furieux rimeur qui, d'un ton ridicule,
Comme un vrai possédé s'agite, gesticule,
Tourmente notre oreille, épuise son gosier
Et croit être sublime à force de crier.
Jadis sur son trépied la Sybille tremblante
D'un Dieu même remplie était moins violente.

Ce souvenir d'un Gilbert frénétique était certainement resté très vif dans l'esprit de François de Neufchateau, car c'est sans doute ce dernier qui écrit dans le *Journal de Nancy* de janvier 1781 : « Son extérieur était dur, ses manières peu prévenantes, son caractère peu liant... Cette fin malheureuse n'a étonné aucun de ceux qui ont connu particulièrement M. Gilbert. Tous avaient prévu qu'il mourrait fou. Il fallait le voir lire ses vers. Il avait le ton et les gestes d'un énergumène et d'un frénétique ; sa voix devenait rauque, ses muscles se ten-

daient, ses veines se gonflaient; il roulait des yeux hagards, enfin tout en lui était effrayant. »

D'ailleurs, dans ses propres vers, il y a des traces de cette impulsivité :

« Si pourtant les destins cessaient de me frapper....
Des hommes quelquefois l'injustice se lasse....
Je puis être du moins fameux par mon audace
Oui, tremblez, fiers rivaux, détournez vos mépris. »

Ce « ...Oui, tremblez, fiers rivaux... » qui surgit tout à coup d'un état d'âme plutôt mélancolique n'est pas pour me con're-dire.

Gilbert n'était pas seulement impulsif. Il était très irritable. On en a plusieurs exemples. Il avait pour ami Dorat. L'aimable Dorat, l'auteur des *Baisers* et de *Mes Fantaisies*, ne devait pas être un compagnon insociable. Gilbert trouva le moyen de se brouiller avec lui. Plus tard, ils se réconcilièrent. Il faillit se brouiller aussi avec Baculard d'Arnaud, son premier et peut-être son plus bienveillant protecteur. Et quand il eut présenté son *Poète malheureux* au concours de l'Académie, l'ouvrage ne fut même pas mentionné. Gilbert riposta dans son dépit. Il fit imprimer son *Poète malheureux*. Il prit le public à témoin et, dans une préface violente, il ne cacha pas son irritation.

On devine déjà, sous cette irritation, un orgueil blessé; cet orgueil qui l'avait fait quitter certain matin la maison paternelle; « cet orgueil qu'on me reproche », écrit-il dans une lettre à d'Arnaud, — mais cet orgueil qu'il n'hésite pas à reconnaître :

« Quel que soit mon orgueil, oui, j'aimerais à croire
Que j'ai par trop d'audace irrité mon malheur. »

dit-il dans le *Poète malheureux*. Et, plus loin, dans le même poème, il montre bien que cet orgueil est au fond de son caractère, en rappelant ce qu'il pensait quelques années plus tôt :

« Mon sort est d'être grand, il faut qu'il s'accomplisse;
Oui, j'en crois mon orgueil, tout, jusqu'à mes revers.
Qui de ceux dont la voix éclaira l'univers
N'a point de l'infortune éprouvé l'injustice? »

Et, quelques vers après, il revient encore sur cet orgueil, tant il en était pénétré :

« Mon âme (quel orgueil grand Dieu l'avait séduite).

Au surplus, il aime la gloire, cette sorte d'orgueil par anticipation, ce rêve d'une supériorité pour les plaisirs égoïstes qu'elle procure, pas même d'une supériorité réelle, d'une supériorité prétendue. Il ne l'a pas moins répété :

« Savez-vous quel trésor eût satisfait mon cœur?
La gloire; mais la gloire est rebelle au malheur. »

Un trésor, la gloire; il l'appelle un trésor.

« Il n'est qu'un vrai malheur, c'est de vivre ignoré. »

Quelles proportions prend la gloire dans son esprit : celle d'un malheur quand la place est vide.

La vanité, qui n'est pas la conséquence naturelle de l'orgueil, mais seulement la conséquence fréquente, puisque c'est de l'orgueil extériorisé, l'amour du brillant pour attirer les yeux, pour se signaler avantageusement, une autre manière d'exaltation du moi, fut encore un faible de Gilbert si l'on en croit l'anecdote suivante, rapportée dans l'*Almanach Littéraire* ou *Etrennes d'Apollon* de 1782, et que signale Schmitt : « Feu M. Gilbert, poète satyrique et dévot, vint faire visite à M. Mercier avec une veste brodée en or de la plus grande richesse. — Mais, mon cher ami, lui dit l'auteur dramatique, ne serait-ce pas un devant d'autel? » Les yeux de Paul Ragucl ont bien vu son oncle arriver de Paris en habits magnifiques, portant l'épée; le vieillard, quatre-vingts ans plus tard, en était encore ébloui; mais c'étaient les yeux d'un enfant, des yeux qui s'émerveillent de tout, et il ne faudrait pas absolument s'en rapporter à eux pour conclure à la vanité de Gilbert. Un caractère beaucoup plus manifeste chez lui, c'est son humeur chagrine. Il ne cesse de se plaindre, de trouver mal ceci ou cela, de parler d'ennemis qu'il aurait. C'est une tendance qui n'épargne personne. Je ne prétends pas que, chaque fois qu'il se plaint de quelque chose, il faut croire qu'il exagère ou même que tout y est faux. Je n'attaque pas les faits signalés. Il est trop évident que, dans bon nombre de cas, il est loin d'avoir tort et que dans ses vers nous

reconnâtrions non seulement son temps, mais le nôtre. Quand il dit :

« Le talent rampe et meurt s'il n'a des ailes d'or
Ou vendant ses vertus, rare et noble trésor,
Lève un front couronné de gloire et d'infamie. »

C'est une description qui nous est familière. Et il n'est pas besoin de rappeler l'importance de l'argent pour les artistes ou les savants. Nous quêtions aujourd'hui pour les laboratoires. Mais nous savons qu'il y a peu de découvertes qui se font ou d'œuvres d'art qui naissent hors du calme, au milieu des soucis de la vie. Nous savons aussi l'importance des bassesses et de l'intrigue dans l'attribution des places et des titres.

« Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur.... C'est l'humanité même.
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe en courant son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes.
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes.
Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné
Lalli soit en spectacle à l'échafaud trainé,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête. »

On croirait que Gilbert a fait le portrait d'un adversaire de la vivisection. Et ceci :

« Qui blâmerait ces nœuds? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs
Vit sous le même nom, libre dans ses plaisirs. »

Dorat, qui ne devait pas avoir l'humeur triste, lui, exprime la même pensée, mais en prose : « Le mariage n'est autre chose qu'un contrat illusoire, rédigé par un notaire, ratifié par un curé, entre deux personnes qui s'unissent pour ne point vivre ensemble. »

Il ne faudrait pas croire non plus que Gilbert parle à tort chaque fois qu'il parle de sa misère, pas plus que lorsqu'il se plaint de ses ennemis. Il eut des déboires. Son *Poète malheureux* et son *Ode sur le Jugement Dernier* méritaient mieux que leur insuccès complet aux concours de l'Académie. Qu'on

s'en rende compte en les lisant. Il parle de ses ennemis : mais il avait des ennemis et qui ne le laissent pas toujours tranquille. « Les philosophes le persécutent, écrit Mme Louise de France à Vergennes en sollicitant une pension pour lui. « Les philosophes lui suscitèrent une persécution qui l'obligea de disparaître pour quelque temps... » avons-nous déjà lu dans une lettre du chanoine Fernet. « Ce témoignage lui devenant nécessaire pour confondre des personnes qui l'ont noirci dans l'esprit des gens en place; nous le lui donnons tel que nous le ferions de vive voix devant ses ennemis », lira-t-on plus loin dans un certificat de bonne conduite le concernant. Quant à sa misère matérielle, il est impossible de la mettre en doute pendant toute une période de sa vie. Avant qu'il obtînt, en 1778, une pension du Ministère des Affaires Etrangères, il fut véritablement dans la gêne, peut-être plus. Il est bien facile de s'imaginer que l'aisance d'une famille paysanne est une maigre ressource pour vivre en ville. D'ailleurs, on n'en douta pas de son temps : Salmon écrit que Mme Mandel, pendant qu'il était reçu chez elle à Nancy, où son mari lui avait donné le vivre et le couvert, « prévoyante et sensée, qui l'entourait d'une sollicitude vraiment maternelle, s'inquiétait cependant d'une vie qui ne semblait aboutir à aucune issue. — Au lieu de clabauder vos vers du matin au soir, tâchez donc, disait-elle familièrement au poète, de vous faire un état; assurez d'abord votre existence, vous userez ensuite de votre temps comme il vous plaira. » Ces paroles rappellent celles qu'il a mises dans la bouche de son père et qu'il fait adresser au *Poète malheureux* :

« Mon fils, crois-moi, mon fils, sors de ton indigence
Et vers la gloire alos dirige tes travaux. »

La pension qu'il obtint, les rentes qu'on lui fit, les aurait-ils obtenues sans avoir été dans le besoin? Le témoignage des contemporains vient à l'appui : « La séduction est d'autant plus à craindre qu'il est dans la misère », explique Mme Louise de France à Vergennes. Un certificat déjà nommé l'affirme « conservant dans la plus affreuse indigence la noblesse qui sied à l'homme d'honneur ». D'ailleurs, certains cris de misère, la façon dont il expose celles-ci sont encore des témoignages si l'on ne veut pas le croire sur parole. « Le

plus faible retard dans vos secours peut les rendre inutiles », a-t-il écrit à d'Arnaud, du Collège de Rheims. Six mois avant, on sentait sa gêne dans une autre lettre : « Je vous prie de me rendre un service, il est en votre pouvoir. J'ai un roman, intitulé *Histoire des Malheurs causés par le Préjugé*, ouvrage qui pourra devenir considérable si la fortune et l'indulgence du public me permettent de le continuer. Il peut former environ deux petits volumes maintenant. J'ai déjà vu plusieurs libraires, mais comme il est écrit dans le livre des Destins : « Gilbert, tu seras toujours jugé avant d'être entendu, et les « obstacles s'accumuleront sur tes pas à mesure que tu les « surmonteras », ces messieurs m'ont toujours refusé. A l'ombre de votre protection, il vous est aisé de me le faire vendre... J'ai formé le projet de continuer mon *Abel*. J'ai deux mille vers faits. S'il vous paraît plus facile de m'en procurer la vente que de trouver un arrangement pour l'autre ouvrage, vous ferez ce que votre cœur vous dira pour moi, et certainement vous me rendrez un service plus grand que ceux dont vous m'avez honoré jusqu'à présent. » Ce n'est pas de la gloire qu'il attend ici de ses ouvrages, mais l'argent, et cet argent doit véritablement lui manquer pour que la façon de l'obtenir lui soit indifférente. Plus tard, après la publication de sa satire sur le *Dix-huitième siècle*, il en envoyait un exemplaire à Palissot, et la lettre qui l'accompagnait contient ces lignes : « ...Je sens bien maintenant, plus que jamais, que c'est la gloire que j'aime et non l'argent. Permettez-moi de vous rappeler cependant que vous avez bien voulu me promettre d'en placer quelques exemplaires. Non, l'intérêt ne me touche point; mais je ne suis pas riche : mais ces Tyrans du public, ces Pandours philosophiques peuvent nuire au début de ma pièce, et ils le feront certainement. J'attends tout des personnes qui m'honorent d'un tendre intérêt. Vendons cette édition; je vous promets, comme un écolier aux pieds de son maître, de faire mieux une autre fois. » C'est le même appel douloureux que dans la lettre à d'Arnaud. Non, Gilbert n'était pas riche. Il n'était pas un gueux, mais il a certainement connu la gêne, et la grande gêne. Avec tous ses ennuis, son penchant aux idées noires a dû s'affirmer, se fortifier s'il n'a pas été créé presque entièrement par eux, ce qui serait un paradoxe. On a démontré, pièces en mains, qu'à

l'époque de sa mort il n'était plus dans le besoin. Figurons-nous un jeune célibataire de nos jours avec vingt mille francs de revenus à 29 ans. C'est une situation assez désirable. C'était à peu près celle de Gilbert en 1780, avec ses 2.200 livres de revenu viager. On en a conclu que ce n'était pas la misère qui l'avait mis à l'hôpital et l'y avait fait mourir. La chose présentée de cette manière, évidemment non. Mais, en 1780, quand Gilbert tomba malade, il n'y avait pas dix-huit mois qu'il était sorti du besoin et sa misère avait duré plusieurs années. Nous qui savons les effets de la misère physiologique sur l'organisme et sur l'esprit, serons-nous pareillement affirmatifs? Oserions-nous jurer que la misère de Gilbert n'eut aucune part dans sa mort à l'Hôtel-Dieu?

J'ai fait toutes ces citations pour montrer que je n'affirme pas l'humeur chagrine de Gilbert à cause de tel ou tel fait qu'il dénonce, qu'il blâme et qui existe en effet tel qu'il le décrit. L'humeur noire de Gilbert était un caractère permanent. Elle s'exerçait sur des choses et des gens d'ordre très différent, et c'est son universalité qui m'en fait prendre note. A Nancy, rapporte l'abbé Grégoire, « il était aigri contre l'Académie de cette ville », et comme elle avait ajourné sa séance publique du 8 mars à cause de la maladie de Louis XV, il fit courir ce sixain :

« Messieurs, vous êtes avertis
Que demain notre Académie
Se proposait de décerner ses prix.
Mais quand le deuil de la patrie
A loin de nous chassé les ris,
Peut-on donner la comédie? »

Il écrit ses quarts d'heure de misanthropie :

« Non : l'homme seul jaloux, insensible, inhumain
Abhorre, ne plaint point, déchire son semblable. »
Tous les cœurs sont d'airain, le grand est orgueilleux,
Le riche avare, et le pauvre envieux. »

La même humeur noire se retrouve dans ses lettres. Il écrit à d'Arnaud, du Collège de Rheims : « S'il est vrai, Monsieur, que votre cœur vous parle encore pour un homme sur qui le sort semble verser avec plaisir et les douleurs et les chagrins, je vous prie de me rendre un service... Mais comme

il est écrit dans le livre des Destins : « Gilbert, tu seras tous les jours jugé avant d'être entendu, et les obstacles se multiplieront sur tes pas à mesure que tu les surmonteras... » Il écrit au duc de Fronsac : « De toutes les persécutions que mes ennemis pourront me susciter... » Je retiens ce mot « mes ennemis », quoiqu'il soit moins vague que ce qu'on lit dans une autre lettre de Gilbert à d'Arnaud : « Le reste féroce des humains m'outrage, m'humilie sans pitié... Vous seul me forcez de convenir qu'il est encore des hommes... Les autres hommes me donneront tort sans doute. » Et Laffay se demande quelles pouvaient bien être les causes de cet acharnement universel contre sa personne, puisqu'alors il était encore inconnu, que sa situation de surveillant ne faisait point d'envieux et que les philosophes n'avaient encore rien à lui reprocher.

Personne n'échappe à ses reproches, pas même ses parents :

« Père aveugle et barbare, impitoyable mère
Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant
Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence!
Encor si vous m'eussiez laissé votre ignorance
J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ,
Mais vous avez nourri les feux de mon génie. »

Fréron lui-même, qui l'accueillait à Paris, qui le faisait connaître et le défendait dans son *Année littéraire*, est l'objet de ses plaintes. « M. Fréron n'a point encore parlé de mon ode, écrit-il de Lorraine à la fin du printemps de 1774 à d'Arnaud, et j'avoue que je suis très fâché contre lui. Je vois bien : il n'a d'amitié que pour ceux qu'il voit. Je viens de lui écrire dans le moment et j'espère qu'il se souviendra d'un homme qui ne mérite pas un silence aussi injurieux. » On peut donc dire, avec un des contemporains de Gilbert, qu'il était

« Sans cesse tourmenté par sa noire sybille
Et l'estomac chargé des vapeurs de sa bile. »

Les termes, il est vrai, ne sont pas très élégants, mais ils font image. C'est même ce penchant aux idées noires qui fit choisir le genre de la satire à Gilbert. Il se proposait de contribuer à chasser le vice de la société, d'y ramener la vertu. Il avait d'excellentes intentions. Il n'était pas « à la solde du

clergé », comme le reprend Alphonse Daudet à l'*Officiel* du 28 juin 1880, après François de Neufchâteau, qui en avait dit :

« Il vendit au clergé sa plume satyrique. »

Les personnages du clergé qui le soutinrent, le rentèrent, le recommandèrent, ne l'accueillirent pas comme un transfuge ni comme un mercenaire, mais comme l'un des leurs. Gilbert, né chrétien, baptisé, élevé par des prêtres, vécut et mourut en chrétien. Bachaumont, qui le supposait peut-être aussi vendu au clergé, conclut de sa mort chrétienne après l'avoir rapportée : « Ce qui donnerait lieu de présumer qu'il était créant véritablement. » Sa franchise paysanne s'était choquée de la corruption des esprits et des cœurs. Il essaya d'y porter remède. Mais il choisit le moins efficace, la satire, qui ne corrige pas beaucoup ceux qu'elle vise quoiqu'elle amuse leurs adversaires. Je viens de prononcer le nom de franchise. Celle de Gilbert est manifeste. Elle contribue bien à former avec l'orgueil l'unité de son caractère, quoiqu'elle ne prenne pas chez lui la forme de la fatuité.

Nous n'avons pas encore la physionomie de Gilbert au complet. Sa conduite était irréprochable : elle le fut tant au collège que pendant sa vie de jeune homme. Schmitt a pu se procurer par le sénateur Salmon le texte du certificat qui lui fut donné au collège de Dôle :

« Nos generalis studiorum collegii Dolani praefectus et soladitii director, testamur D. Nicolaum-Josephum Gilbert de Fontenoy-le-Château, cum assiduitatis, pietatis et modestiae laude, nec non sacramentorum usu in sodalities versatum esse, in cujus rei fidem praesentes litteras sigillo sodalities munitas illi dedimus. Dolae die 28 mensis julii anni 1766.

J.-C. DARD, Presbyter,

*Generalis studiorum praefectus
et sodalities Director.*

On a vu les certificats qui lui furent délivrés par ses différents logeurs à Paris. J'en reproduis un autre :

« Nous certifions et par honneur nous devons rendre cette

justice à M. Gilbert, connu de nous depuis longtemps, qu'il a constamment mérité notre estime par des actions et des mœurs honnêtes, mais surtout par un caractère de fermeté et de franchise peu communes; qu'il s'est toujours montré dans notre société tel qu'il s'est fait voir dans ses écrits, invariable dans sa façon de penser, hurlant même celle de ses amis, ne se permettant jamais un mot qui fût contraire aux principes qu'il a manifestés publiquement, parlant de la religion avec la décence et le courage d'un homme qui en a et conservant dans la plus affreuse indigence la noblesse qui sied à l'homme d'honneur. Ce témoignage lui devenant nécessaire pour confondre des personnes qui l'ont noirci dans l'esprit des gens en place, nous le lui donnons tel que nous le ferions de vive voix devant ses ennemis et sans autre motif que celui de rendre hommage à la vérité. A Paris, ce huit octobre 1776. »

Suivent les signatures de : Simonnet de Maisonneuve, d'Arnaud, l'abbé Larislévêque, l'abbé Grossier, Mercier, l'abbé Royou, Fréron, Dorat, Godescart, chanoine de Saint-Honoré, Ferlet.

Les certificats de bonne vie et mœurs, on sait qu'il ne faut pas trop vouloir leur en faire dire. Celui-ci est plus détaillé. Ils signifient au moins que ceux à qui on les délivre n'ont eu dans leur conduite rien d'apparemment blâmable et qu'ils n'ont pas attiré l'attention par des faits plus ou moins scandaleux. La conduite de Gilbert était celle d'un jeune homme travailleur : « il semblait n'avoir de passions que celle de l'étude », dit un des certificats plus hauts cités. Il cherchait à se procurer des places de précepteur pour vivre et il en eut. Ses affaires étaient faites avec ordre. Son livre de comptes prouve qu'il tenait régulièrement ceux-ci : il y fait figurer ses recettes et ses dépenses. Il y indique le genre d'objets auquel ces dernières furent consacrées.

Au surplus, voici comme il était en société, selon le *Journal de Nancy* de janvier 1781, à moins que François de Neufchâteau, l'auteur probable de l'article, n'ait changé ses dispositions ordinairement peu favorables pour Gilbert en des dispositions favorables à l'excès, une fois Gilbert mort; puisque.

comme le remarque Gabriel Nigond, en patois berrichon :

« On gagne autant d'vartus sous terre
Qu'on avait d'vices quand on n'tait d'sus.

« Il était amoureux de ses productions. C'était son seul défaut. Il n'apportait pas, il est vrai, dans la société cette aménité, cette urbanité que donne l'usage du monde, mais il était bon, sensible et complaisant. Ces mœurs étaient pures, son cœur droit, son caractère plein de franchise; jamais dans la société il se permit la raillerie ou les épigrammes. Son esprit, plus que son cœur, lui avait fait embrasser le genre de la satire. »

A l'égard de ses protecteurs il a de la reconnaissance. Il écrit ses stances à d'Arnaud, « son bienfaiteur », parce qu'il cède « aux cris de la reconnaissance ».

« J'expirais de misère

D'Arnaud vient, c'est un Dieu, mon malheur disparaît. »

.....
...Ce mortel me conserva la vie.

Il cherche à se rendre utile à ceux qui l'obligent : « Votre réponse vient seulement de m'être remise. Si vous eussiez envoyé *Merival* (un des drames sentimentaux d'Arnaud) en même temps, il serait joué malgré l'interruption des spectacles. J'avais prévenu le directeur qui se croira toujours trop honoré quand un homme d'une réputation aussi justement méritée, aussi célèbre que vous, daignera lui confier des ouvrages; et je suis étonné que moi qui vous dois tant de services je me trouve dans le cas de vous obliger en faisant représenter une pièce dont les journaux m'avaient déjà annoncé tout le mérite. » Voilà ce qu'il écrit de Lorraine à d'Arnaud. Il a ses protégés à son tour. Dans la même lettre : « Je sais que vous avez de justes ressentiments contre M. François qui vous remettra ma lettre. Cependant, je me sers de lui pour cette commission, afin que vous le voyiez et que vous lui rendiez votre estime. Je vous demande même pour lui l'amitié dont vous m'honorez. Quoique prévenu contre lui, je l'ai vu, je l'ai aimé et je puis vous assurer qu'il est digne de l'attachement d'un aussi honnête homme que vous. Si M. Palissot a abusé de la faiblesse commune à son âge pour imprimer sous le nom d'un jeune homme des satires qu'il a désavouées, il n'en doit point porter la peine

aux yeux de M. d'Arnaud, qui se pique de pardonner des étourderies qui n'annoncent point la méchancelé du cœur; il vous estime; dans toutes les occasions qui se sont présentées dans ce pays de vous rendre justice, il l'a fait avec une candeur qui me l'a fait aimer, et je puis dire encore, pour sa justification, qu'il sacrifie aujourd'hui M. Palissot à l'honneur d'être votre connaissance et qu'il ne verra plus son suborneur; il me l'a promis en vous demandant de vous faire sa cour par mon moyen. Je sais que mon crédit auprès de vous est peu de chose; mais cependant, comme ma franchise vous est connue, je le répète, rendez-lui votre estime et accordez-lui un peu d'amitié. Soyez persuadé que je ne serais jamais l'ami d'un homme que vous mésestimeriez après l'avoir bien connu; d'un homme, dis-je, qui ne serait point votre ami. »

Apprenons maintenant ce que pouvait être Gilbert au point de vue intellectuel. L'intelligence brillante du petit prodige étincelle encore chez l'homme fait. Il avait de l'esprit, Gilbert :

Ainsi le grand Pathos, ce poète penseur
Conseille par pitié mon aveugle ignorance
Et de son plein savoir si je réplique un mot
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare sot. »

.....
« Mais qu'on ose prôner des sophistes pesants...
... Et tant d'autres encor dont le public épris
Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits. »

.....
S'il faut vous écouter j'aime encor mieux vous lire.

Il met dans la bouche d'un philosophe, pour s'en moquer :

Sur d'utiles sujets rimez des vers utiles,
Chantez les douze mois, prêchez sur les saisons.

Et dans la sienne :

Quand de traits différents, recueillis au hasard,
Pour corriger les mœurs je compose avec art
Un portrait fabuleux et pourtant véritable,
Si du public devin la malice équitable
S'écrie : Ah, c'est un tel ce marquis diffamé;
Qu'il s'en accuse seul, ses vices l'ont nommé.

Et comme il nommait tout de même quelquefois les auteurs :

Ah! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.

.....
Leurs écrits publiés ne parurent jamais.

.....
Prêché par eux le vice eut perdu ses appas.

Il avait de l'imagination, Gilbert. Deux images recueillies dans son *Ode sur le Jugement dernier*. A l'heure du jugement :

Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent
Et près de l'Eternel en désordre s'avancent,
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux. »

Ne croirait-on pas se trouver à l'instant même en face de cette foule de ressuscités.

Et quand le jugement s'est achevé, nouvelle image que ses plus acharnés ennemis ont admirée :

« Sur les mondes détruits le temps dort immobile. »

En quelques vers un admirable portrait :

« Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bailler en loge, à des prix différents,
Chloris n'est que parée et Chloris se croit belle;
En vêtements légers l'or s'est changé pour elle;
Son front luit étoilé de mille diamants,
Et mille autres encor, effrontés ornements,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles.
Les arts pour l'embellir ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.

Son intelligence est pénétrante. Il en montre la preuve dans des domaines très divers. Une fine analyse psychologique se concentre en ce vers qu'il applique dans son *Ode sur le Jugement dernier* aux damnés tombant en enfer :

« Légions de méchants honteux de se connaître. »

Il se fait répondre par un philosophe auquel il disait qu'il aurait le roi pour appui :

« Ayez pour vous le roi, nous aurons les commis. »

Il déclare du nom de l'auteur mis sur les ouvrages qu'il publie :

« C'est un garant public du plaisir qu'il me vend. »

Ailleurs, ce vers comme conclusion d'un long passage sur un grand, coupable de rapt, de viol et d'incendie :

« Il est puissant, les lois ont ignoré son crime. »

Dans un autre endroit :

« La plupart indigents au milieu des richesses. »

Et ceci :

« Plus philosophe encor, d'Orimond ruiné
Epouse un équipage en épousant Phryné. »

Lorsque je cite ces vers pour montrer l'intelligence pénétrante de Gilbert, je ne prétends pas qu'il aurait eu raison d'en faire des lois, de généraliser des faits parvenus à sa connaissance, il ne le faisait pas d'ailleurs. Il les signalait seulement comme des faits, et c'est en cela qu'il voyait juste.

En somme, Gilbert vient de nous apparaître comme un jeune homme bien élevé, d'excellente conduite, aimant le travail, servi par une très brillante intelligence, avec beaucoup de franchise, avec de réelles qualités, mais avec des défauts dont certains n'étaient peut-être que le revers de ses qualités. Il était orgueilleux, vaniteux, susceptible. Il se croyait des ennemis dans tout l'univers, tendance indiscutablement pathologique. Les ennuis, la misère avaient laissé leur trace dans son âme. En cet état, il rappelle ces sujets en équilibre instable, qu'un choc un peu violent, une émotion forte peut détruire. Son portrait fait penser à certaines phrases des aliénistes modernes sur les prédisposés aux troubles mentaux :

« Ces anomalies peuvent toutes se ramener à un manque de pondération et d'équilibre dans les diverses manifestations de l'activité mentale, manque d'équilibre qui dure toute la vie. »

« Les petits prodiges, qui étonnent par leurs aptitudes extraordinaires et le développement prématuré de certaines facultés, sont très souvent des déséquilibrés. »

« Des aptitudes particulières pour le dessin, la peinture, la musique, le calcul existent à côté de lacunes énormes dans les facultés de jugement, de comparaison et de réflexion. » (Falret.)

« Ordinairement très impressionnables, très excitables, ils ont des sympathies soudaines et très vives; ils s'irritent avec une extrême facilité et leurs accès de colère s'accompagnent

souvent d'actes de violence, mais par une sorte de compensation, ils sont très accessibles à la tristesse, à l'abattement, et ils éprouvent pour des futilités des chagrins violents, de véritables désespoirs qui les poussent à des actes funestes. Ce sont des enfants qui, pour une réprimande ou une punition légère, se sauvent du collège ou de la maison paternelle, qui vont parfois jusqu'au suicide. »

« Dans leurs sentiments on observe la même mobilité, la même inconstance. Leur susceptibilité est extrême. Un rien suffit à les éloigner de quelqu'un à qui ils viennent de témoigner une vive affection. A chaque instant, ils se brouillent avec leurs amis, pour se réconcilier ensuite, et le plus souvent pour des prétextes futiles. »

« Les déséquilibrés franchissent souvent cette frontière (de la folie) et aboutissent à la folie confirmée. Quelques-uns y arrivent par le développement naturel de leurs tendances; d'autres y sont poussés par une circonstance particulière : secousse morale, maladie physique, modifications organiques en rapport avec certaines époques de la vie. »

Ces phrases sont extraites du *Traité de Pathologie Mentale* de Gilbert Ballet. Le rapprochement avec ce que nous savons du psychisme et de la psychologie du poète Gilbert est impressionnant; et nous ne serions pas étonné qu'il ait fait en effet des troubles mentaux, comme le disent les écrits de son temps.

Mais, poussons l'investigation plus loin. Nous avons quelques descriptions de son état. Dans les « Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres », Bachaumont écrit de Gilbert, en novembre 1780 : « Celui-ci était devenu comme fol; instruit de la haine que lui rendait avec usure le parti adverse et redoutant la vengeance de quelques grands qu'il avait voués trop publiquement à l'exécration des honnêtes gens, son imagination s'était noircie au point de lui faire croire que l'univers entier conspirait contre sa personne. Cette terreur insupportable a desséché sa vie et l'a conduit au tombeau. » *L'Année littéraire*, en 1780, nous offre le passage que voici de la plume de Fréron. Fréron ne pouvait être que favorable à Gilbert. Il en dit pourtant : « ... Il a peu joui du bonheur qui commençait à lui sourire. Son âme inquiète, fatiguée du poids de ses anciens chagrins, ne

cessait de s'exhaler en plaintes déchirantes. Tous ceux qui l'approchaient, ses meilleurs amis même, dans les derniers mois de sa vie, lui paraissaient des gens intentionnés à lui nuire. Rien ne pouvait vaincre une idée qui menaçait ses esprits d'un prochain égarement. Agité de terreurs paniques, toujours poursuivi par des simulacres, épuisé de douleurs, il est mort à Paris, le 12 novembre 1780, âgé de 29 ans et demi. » Fréron fait arriver la mort de Gilbert le 12 novembre au lieu du 16. C'est lui le premier responsable de cette erreur, qui court tous les gros dictionnaires encyclopédiques et biographiques. La description que donnent Bachaumont et Fréron de la folie de Gilbert rappelle les fantômes et les satellites menaçants dont François de Neufchâteau l'entourait et tout l'univers soulevé contre lui par les philosophes qui en voulaient à sa vie comme on l'apprend dans le texte de Grimm. Mais nous allons pouvoir examiner le poète nous-mêmes sans avoir recours aux yeux des autres. Nous avons la chance de posséder une lettre qu'il écrivait à l'un de ses frères pendant sa dernière maladie. Cette lettre a été publiée par le comte Joseph d'Estournel, dans ses *Souvenirs de France et d'Italie*, en 1861. Il la tenait d'un frère de Gilbert, qui la lui avait donnée quand il était préfet de son département. C'est un véritable document. Il est bon de la reproduire intégralement :

« Conflans-les-Carrières, ce 13 juillet 1780.

« Je reçois votre lettre, mon frère, et j'y réponds sur-le-champ. Votre présence sûrement me serait très utile; vous imaginez bien que dans la situation où je suis, abandonné à la bonne foi de ma gouvernante, n'ayant pas la force de m'occuper un instant, parce que mon esprit est nécessairement affaibli par les saignées du pied et la longue diète qu'on m'a fait faire, j'ai besoin de quelqu'un qui veille à me faire soigner et à ma dépense. Cependant, je vous le répète, ne quittez votre emploi que dans le cas où vous seriez résolu à courir les risques de le perdre. Vous pouvez vivre ici fort à votre aise avec moi, quand même je vivrais encore un an. Dans le cas où, si vous venez, il me serait arrivé un accident avant votre arrivée, je vous dis ici et vous pouvez garder ma lettre pour faire foi de ce que j'aurai laissé,

qu'on doit trouver chez moi deux reconnaissances de M. de Maisonneuve, négociant, faubourg Saint-Antoine, un de mes amis : l'une de 80 louis, l'autre de 50 et quelques louis. Si je meurs, il est chargé de payer mes dettes là-dessus, et toutes mes dettes possibles ne se montent pas maintenant à 1,200 livres. En outre, il y aura mes meubles, linge et habits, etc.; et l'argent qui sera trouvé chez moi, mais sur lequel, vraisemblablement, on ne doit pas compter, et de plus un quartier de ma pension de mille livres, que le ministre aurait sûrement la bonté de me faire payer. Peut-être, si j'eusse vécu, aurais-je dans la suite pu vous tirer de votre situation, et si, par un miracle que je n'espère pas, je recouvre ma santé, vous pouvez compter sur mes efforts pour vous obliger. Je jouis à présent, comme je vous l'ai écrit il y a quelque temps, de 2,200 livres de revenu viager; mais, tout cela doit être perdu pour vous, parce que c'est ou des bienfaits soit du roi, soit d'un ami, soit de l'argent que j'ai placé à fonds perdu. Sans ce triste accident dont je suis la victime, je me serais retiré à la campagne, et je songeais à vous appeler près de moi. Dieu en dispose autrement. D'après cet exposé que j'ai à peine la force de vous faire, c'est à vous de voir si vous voulez venir. Mais j'y mets cette condition expresse, c'est que vous suivrez de point en point mes conseils. Quand je dis que mon esprit est affaibli, il ne faut pas que vous croyiez pour cela être assez instruit pour contrarier mes idées. Telle est la nature de ma maladie, ou plutôt, suivant moi, telle est la scélératesse des médecins qui m'ont tué, qu'ils s'efforcent de persuader que chez moi l'imagination est plus affectée que le corps. Ainsi j'ai, comme vous le voyez, besoin d'un homme doux, complaisant, et qui n'achève pas de me faire périr par une humeur aigre et bourrue. Ne vous offensez pas, mon frère, si je m'explique ainsi. Quand vous ne viendriez point, si je meurs plus tôt que je ne le crois moi-même, ma tendresse ne vous fera pas moins part de ce qui me restera. Mais, si vous voulez venir, étudiez mes conditions et décidez-vous. Incapable que je suis de lire, d'écrire rien, de faire même aucun exercice de corps un peu constant, je serais charmé d'avoir quelqu'un avec qui je puisse soit me promener, soit vaquer à mes jeux d'enfant, puisqu'enfin les médecins m'ont réduit à l'enfance, et voilà en quoi vous me

seriez utile. Si votre amitié vous porte à risquer votre emploi, que je vous conseille de garder, dans le cas où vous pourriez le regretter, venez. Ayez un air un peu propre. Une fois ici vous ne manquerez ni de linge ni d'habits, j'en ai assez pour vous tenir décemment.

GILBERT, *Avocat.* »

Comme elle est instructive, cette lettre! Quel anéantissement elle révèle! non pas seulement parce qu'il y est dit que les médecins ont réduit Gilbert à l'enfance. Mais, cet « esprit affaibli », cette incapacité de lire, d'écrire rien, de faire même aucun exercice de corps un peu constant, ce besoin de Gilbert d'avoir quelqu'un avec lequel il puisse soit se promener, soit vaquer à ses jeux d'enfant, cette situation que la sienne où il est abandonné à la bonne foi de sa gouvernante, n'ayant pas la force de s'occuper un instant, la manière avec laquelle tout cela est décrit fait toucher du doigt la langueur d'un corps et d'une âme. Il a besoin, Gilbert, de quelqu'un qui veille à le faire soigner et à sa dépense. Il n'en est pas capable, il est inerte comme une chose; mais il faut que celui-là soit un homme doux, complaisant, pauvre Gilbert! et qui n'achève pas, il dit n'achève pas, de le faire périr par une humeur aigre et bourrue. En cet état, il ne veut pas d'histoires. « Ne vous offensez pas, mon frère, si je vous parle ainsi », dit-il. Il assure ce frère de sa tendresse. Il le voudrait bien près de lui, sa présence lui serait sûrement très utile, mais pour rien au monde il ne voudrait qu'il risque son emploi. La pensée, que dis-je, la présence de la mort est constamment en son esprit : « Vous pouvez vivre ici fort à votre aise avec moi, quand même je vivrais encore un an ». « Dans le cas où si vous venez, il me serait arrivé un accident avant votre arrivée », « si je meurs, il est chargé de payer mes dettes là-dessus ». « Peut-être si j'eusse vécu, aurais-je, dans la suite, pu vous tirer de votre situation, et si, par un miracle que je n'espère pas, je recouvre ma santé... ». « Quand vous ne viendriez point, si je meurs plus tôt que je ne le crois moi-même... » Puis, soudain, au milieu de ces sentiments mélancoliques, il dénonce « la scélératesse des médecins qui l'ont tué » et qui « s'efforcent de persuader que chez lui l'imagination est plus affectée que le corps ». Il attribue l'affaiblissement de son esprit aux « saignées du

pied à la longue diète qu'on lui a fait faire. » A ces paroles, on se rappelle celles de tout à l'heure de François de Neufchâteau, de Fréron, de Bachaumont, de Grimm; on voit surgir le Gilbert entouré de fantômes, le Gilbert persuadé que les philosophes avaient soulevé tout le monde contre lui, y compris sans doute les médecins, et qu'on en voulait à sa vie, le Gilbert redoutant la vengeance de quelques grands qu'il avait voués trop publiquement à l'exécration des honnêtes gens, et qu'on persécutait un peu par sa faute. A ce tableau clinique, il faut ajouter que Gilbert garda la conscience de son état. L'analyse qu'il en fait l'établit. Il semble bien l'avoir gardée jusqu'à la mort, au moins par intervalles. Il répondait à Ferrand, lui disant : « Monsieur de Gilbert, répondez-moi donc. » — « Gilbert tout court, monsieur Ferrand; la clef m'étouffe. » Et s'il reçut à son heure suprême les sacrements de l'Eglise, comme le dit le chanoine Fernet, on peut admettre que ce fut avec toute sa connaissance, comme cela ressort de la lettre adressée par son ami Salun aux auteurs du *Journal de Paris*, le 17 octobre 1780 : « Jusqu'au moment de sa mort, il avait sans cesse à la bouche les paroles consolantes que nous fournit la Religion, et ceux qui l'environnaient dans ses derniers instants l'ont vu fermer les yeux à la lumière avec toute la résignation d'une conscience calme et tranquille. » A ces paroles, joignons celles de Bachaumont : « Il est mort très chrétiennement, les paroles de l'Ecriture à la bouche, ce qui donnerait lieu de penser qu'il était créant véritablement. »

Complétons notre information : Gilbert fut mis à l'Hôtel-Dieu dans la salle Saint-Louis, au premier étage des bâtiments du Pont-au-Double. On réservait cette salle aux aliénés curables qu'on traitait, raconte M. Marcel Fosseyeux, dans son volume sur *l'Hôtel-Dieu de Paris, aux XVII^e et XVIII^e siècles*, « par les bains, douches, saignées, purgations et vésicatoires aux jambes ». Gilbert y fut envoyé pour prendre des douches. D'après le chanoine Fernet, on n'aurait pu lui en donner à cause de la violence progressive de ses douleurs. « D'après un mémoire des médicaments fournis par l'apothicaire François, on constate que Gilbert, dans sa dernière maladie, ne prit guère que de la tisane, du petit lait et du

sirop de violettes », lit-on en note (p. 273), dans la thèse de Laffat sur Gilbert.

Au total, un traitement insignifiant, un malade rangé parmi les aliénés curables, un anéantissement absolu, la conscience conservée mais la raison allérée par des idées de persécution, dont le sujet rapportait peut-être l'origine à lui-même. On se demande s'il n'y a pas lieu de conclure de ce tableau que Gilbert a fait des phénomènes mélancoliques, de la mélancolie pure. Faut-il y ajouter que Gilbert, quand il fut à l'Hôtel-Dieu, s'accusait lui-même. « Il faisait sa confession à haute voix; et comme un autre fou avait la manie de crier les arrêts du Parlement, Gilbert criait de son côté que c'était lui qu'on allait pendre. » C'est possible, l'autoaccusation rentre dans la mélancolie. Mais Laharpe seul fait ce récit et l'on sait comme il est suspect.

Quoi qu'il en soit, ce diagnostic de mélancolie semble bien convenir au poète Gilbert, si l'on rapproche de ce qui vient d'être dit de lui ce qu'on lit dans le traité de *Pathologie Mentale* de Gilbert Ballet, au sujet de la mélancolie : « Les causes physiques sont représentées par le surménagement, les fatigues de divers ordres, surtout lorsque celles-ci coïncident avec une alimentation insuffisante, les traumatismes, particulièrement les traumatismes opératoires. Elles n'ont pas, à beaucoup près, la même influence que les causes morales. Très souvent, en effet, on retrouve à l'origine de la lypémanie, du chagrin, des préoccupations longues ou longtemps prolongées, des déceptions de carrière (p. 315); certains mélancoliques ressemblent étrangement à des persécutés (p. 312); les malades se reprochent de négliger leurs affaires, le soin de leur maison (p. 295)... », et page 307, on apprend que les mélancoliques ont des appréhensions vagues de devenir fous ou de mourir.

Admettons donc que Gilbert fut un mélancolique. Cela n'explique pas encore dans quelles circonstances la clef fut avalée. Deux hypothèses nous sont offertes par ses contemporains. Pour Grimm, « il avait imaginé d'avalier la clef de sa chambre pour empêcher ses ennemis de le surprendre ». Le chanoine Fernet donne une autre explication : « Il se croyait empoisonné, soit que la chose fût vraie, soit que cette idée prît source dans le désordre de son esprit. Ce qu'il

y a de sûr, c'est qu'il sentait dans ses entrailles un feu continu dont le lait seul pouvait tempérer l'ardeur. Un jour, il effraya ses amis en leur disant que, rendu furieux par la douleur, il venait d'avaler la clef de l'une des portes de son appartement. » Ce sont de faibles indications et il serait peut-être présomptueux de vouloir trop préciser un diagnostic rétrospectif, quand tant de points du diagnostic et quelquefois le diagnostic lui-même restent en suspens, en présence du malade. L'opinion du chanoine Fernet me semble pourtant assez recevable. Gilbert sentait un feu continu dans ses entrailles. Il est fort possible qu'il ait eu des idées hypochondriaques : « Les idées hypochondriaques du mélancolique sont absurdes, injustifiables », trouve-t-on dans Gilbert Ballet. Et qu'il ait avalé sa clef de son propre mouvement, égaré par ces idées, cela n'est pas impossible non plus : « La tendance aux automutilations et au suicide est presque de règle chez les mélancoliques, qui fournissent les 6/10^e des cas de mort volontaire observés chez les aliénés », lit-on dans le même *Traité de Pathologie mentale* de Gilbert Ballet. Il reste à déterminer si la clef a pu causer directement la mort et par quels dégâts. Rappelons-nous qu'une autopsie fut faite. Ceux qui nous en parlent, nous décrivent même les lésions anatomiques dues à la clef, mais en quelques mots et en gens qui ne sont pas de notre profession. Voyons pourtant ce qu'ils racontent. Le chanoine Fernet : « Après sa mort, on l'ouvrit, et, au grand étonnement des spectateurs, on vit la fatale clef qui s'était arrêtée à l'œsophage et y était restée suspendue. » Grimm : « Ayant fait ouvrir son corps, on a découvert la vérité d'un si singulier phénomène. La clef s'est trouvée accrochée par une de ses dents aux membranes de l'œsophage, près de l'orifice supérieur de l'estomac. » Dans la préface des œuvres de Gilbert (édition de 1788), « à l'ouverture de son cadavre, on trouva la clef engagée dans l'œsophage, et arrêtée par l'anneau à un des cartilages arythénoïdes qu'elle avait peu endommagé. » François de Neufchâteau : « A l'ouverture de son corps, on trouva la clef engagée dans les tendons de l'œsophage. » La clef n'avait donc pas passé. Elle avait pu franchir en partie l'isthme du pharynx, mais l'anneau qui venait le dernier n'en vint pas à bout. Il s'immobilisa derrière le larynx, au niveau des carti-

lages arythénoïdes qu'il lésa légèrement. Le spasme de l'œsophage sur cette clef, le volume de celle-ci comprima constamment ou par intervalles les voies aériennes, déterminant une suffocation douloureuse avec de l'anxiété. Comme la clef restait fixée, l'œsophage rétracté sur elle, qu'il ne vint à personne l'idée qu'elle pouvait avoir réellement été avalée et qu'on n'essaya pas de la retirer, sa présence ne fut pas sans dommage pour le tube digestif : elle en ulcéra la paroi, c'est du moins ce que peuvent faire supposer ces mots : « accrochée par une de ses dents aux membranes de l'œsophage », « engagée dans les tendons de l'œsophage ». C'est ce que ne nous interdisent pas de croire nos connaissances médicales actuelles. Les corps étrangers de l'œsophage, d'un certain volume, quand ils séjournent dans le conduit, produisent fréquemment une inflammation de ses parois et finissent par les ulcérer. Comme ils se trouvent au niveau de l'aorte et des gros vaisseaux du médiastin, ils ulcèrent l'un d'eux à son tour et le malade est emporté, soit par de petites hémorragies successives, soit par une hémorragie foudroyante. C'est ce qui sera arrivé pour l'infortuné Gilbert. Et cet épisode terminal était en germe depuis longtemps : avantageusement doué, mais intelligence brillante plutôt que belle, ayant du cœur, de la reconnaissance et même de la générosité, n'offrant jamais l'occasion d'être blâmé, pour sa conduite, Gilbert put avoir des relations, des protecteurs et des amis. Mais, au fond de son caractère, il y avait un orgueil insurmontable, aussi connu de ceux qui l'approchaient que sa franchise. Plus au fond peut-être encore, un manque d'équilibre et de pondération expliquant à la fois et cet orgueil, et son impulsivité, et son irritabilité, et sa violence, et ses fâcheries, et sa tristesse, et cette tendance permanente à se croire des ennemis partout et en tout, tendance certainement fortifiée par les difficultés réelles et les ennuis qu'il rencontra dans la vie. Ce vice de jugement, qui n'allait pas toutefois jusqu'à infirmer tous ses dires, même dans sa dernière maladie, était une prédisposition native à des troubles plus sérieux de l'esprit, qu'un accident put en effet déclencher. C'était l'arrêt de mort du poète.

Post-Scriptum

J'ai présenté le poète Gilbert sous les différents aspects qu'il a pris dans mon esprit : le Gilbert de la légende, le Gilbert de l'histoire, le Gilbert des médecins. Le Gilbert de la légende, c'est un portrait magistral, fait à coups de pinceau vigoureux, d'autant plus émouvants et persuasifs qu'ils semblent avoir été donnés avec plus de sûreté. Le Gilbert de l'histoire, c'est un squelette maigre mais utile, exprimé seulement par des chiffres et dépouillé de la chair, où vient jouer l'admirable mobilité de l'âme. Le Gilbert des médecins, c'est cette âme avec ses facultés heureuses et ses défauts, avec son essor et ses chaînes, avec ses bonds et ses faux pas. Elle a des faiblesses et sur sa route il y a des obstacles. J'ai plaint Gilbert avec la légende ; j'ai failli le traiter d'imposteur avec l'histoire. A présent, j'annonce avec la médecine que c'était un fou, que c'était un aliéné. Quel affront à ta mémoire, ô Gilbert, et comme je dois t'ensevelir dans l'indifférence ou le mépris. Eh bien non ! Toi-même, tu ne prendras pas ces mots pour des termes infâmants. Les poètes n'en ont pas peur, j'invoquerai leur langage. J'invoquerai le langage de Léon Valade, qui mettait dans le même groupe :

« Les poètes, les fous, les buveurs et tous ceux
Dont le cerveau fêlé loge un rayon de lune. »

J'invoquerai le langage de cet autre, encore inédit, mais qui ne craignait pas d'écrire :

« Je suis un de ces fous qui sont peu faits pour vivre. »

Oui des fous, des poètes ou quelque chose d'analogue, on découvre en eux certaines dispositions qui sont leur gloire et leur malheur. C'est en naissant qu'un astre les a formés poètes. Ces dispositions, laissons-les en parler :

« L'art peut faire des vers, le cœur seul est poète. »

dit André Chénier. Musset réplique :

« Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie,
C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour. »

Ils se connaissaient bien. La sensibilité qu'ils ont plus exquise est tout leur secret. Ils sentent plus violemment ou plus finement que les autres, et la vie ne peut pas les affecter, les remuer, les caresser ou les bousculer de la même façon que les autres.

Toi, Gilbert, un vrai poète, un poète tout court, car il n'y a pas plus de poètes de second ordre que d'arts mineurs, tu m'es apparu pendant l'étude que je viens de faire avec de ces dispositions intimes dont on doit souffrir. On a parlé de ta misère. Et tu fus malheureux. L'argent t'a manqué. Tes ennemis l'ont cherché des difficultés. Tu n'as pas toujours eu de chance. Mais ta misère était surtout en toi-même. Étais-tu né difforme dans ton âme comme on le naît dans son corps, ou fus-tu un mutilé de la vie? Un peu les deux, je crois. Aussi, tu pouvais avoir, dans tes derniers mois, des protecteurs qui s'intéressaient vraiment à toi, l'argent nécessaire, une maison commode, avec les soins qu'il te fallait. Tu laissais pencher ton front accablé. Tu n'étais pas abandonné, mais ta chambre te semblait vide. Tu t'imaginais encore qu'il est possible de rencontrer l'amitié sous la forme idéale qu'on rêve et qu'on espère à vingt ans. Elle n'était pas venue. Et cela l'était pénible, comme la pauvreté, quelques années avant, qui te semblait l'expression de l'indifférence ou de l'hostilité des autres. On a beau dire que tu n'étais malade que de l'esprit. Qui prétendrait qu'on ne souffre pas d'un rêve? Qui prétendrait qu'on ne souffre pas d'une chose dont il ne souffre pas lui-même? Si je t'écoute gémir, ô Gilbert, si je t'écoute réclamer ton frère ou tes amis, d'une façon poignante par sa douceur et sa résignation, tu me fais toucher à ta vraie misère, non pas à une misère qui tombe sous les yeux, la misère du poète, « mort de faim »; mais à cette misère, sur laquelle on n'arrive qu'avec le cœur. Ainsi j'ai pu, dans une longue étude, apprendre tout ce qu'il y avait de faux dans ta légende. Je ne t'ai pas retiré ma sympathie.

Paul MALLET.

Conclusions

De l'étude que je viens de faire, les conclusions qui peuvent intéresser la médecine sont les suivantes :

Le poète Gilbert est bien mort à l'Hôtel-Dieu, quoi qu'on en ait dit. Il y fut admis le 24 octobre 1780, sur les conseils de Moreau, premier chirurgien de l'hôpital, et confié aux soins de Ferrand, son adjoint. Dans la Salle Saint-Louis, au premier étage des bâtiments du Pont-au-Double, il eut un lit pour lui tout seul, en privilégié qu'il était. C'est là qu'il mourut, le 16 novembre 1780, à huit heures du matin.

Le poète Gilbert a tout l'air d'avoir été ce qu'on appelle en médecine mentale un prédisposé. Un accident banal, une chute de cheval, ajoutant son effet à celui de différentes sortes de misère, de soucis et de désillusions, put ainsi provoquer chez lui des phénomènes mentaux qui ne semblent pas avoir différé beaucoup de la mélancolie.

La cause directe de sa mort fut une grosse clef qu'il avait avalée, dans sa mélancolie, probablement sous l'influence d'idées hypochondriaques, et qui, s'étant immobilisée dans l'œsophage, en raison de son volume, finit par en ulcérer les parois et sans doute bientôt après par ulcérer celles d'un gros vaisseau du médiastin voisin, déterminant une hémorragie foudroyante, ou peut-être de petites hémorragies successives, mais également fatales.

Vu, *le Président :*

P. MÉNÉTRIER.

BIBLIOGRAPHIE

- Th. DE PUYMAIGRE : *Gilbert* (Metz, 1838).
Poètes et romanciers de la Lorraine.
Mémoires de l'Académie impériale de Metz (1858-1859). *Etude sur Gilbert*, par SALMON.
Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine (1890). *Compte rendu des recherches de Schmitt au sujet du poète Gilbert*.
LAFFAY : *Gilbert*. (Thèse de lettres, 1898.)
Le Correspondant (1897). Article de Henri Druon.
Comte Joseph d'ESTOUMEL : *Souvenirs de France et d'Italie* (1861).
Le Journal Officiel (17 et 27 juin 1875). Articles de M. de Lescure.
Le journal : *l'Eclair* (29 janvier 1905).
Intermédiaire des chercheurs et des curieux. (Tome III, 1866, p. 175.)
Livre de comptes de GILBERT : manuscrit 4696 aux nouvelles acquisitions de la Bibliothèque Nationale. On lit sur la couverture : « Livre de comptes pour M. Webb, 1779. »
Revue d'Histoire littéraire de la France. Tome III., p. 320, et Tome V, p. 669 et 143.
Revue des Provinces (janvier 1865).
Journal de la Société d'archéologie lorraine et du musée historique lorrain (août 1862).
L'amateur d'autographes (1863 1^{er} février, et 1867 1^{er} avril).
OEUVRES de GILBERT. (Paris, 1811, chez Raymond et Ménard.)
V. l'avertissement du libraire et la notice historique.
Le Journal de Paris, 17 octobre et 22 novembre 1780.

A. JAL : Dictionnaire critique de biographie et d'histoire, au mot : Gilbert.

Marcel FOSSEYEUR : Inventaire des objets d'art appartenant à l'Assistance publique.

L'Hôtel-Dieu de Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles, p. 274 et 278.

GIRAULT DE SAINT-FARGEAU : Les 48 quartiers de Paris (p. 389, 392 et 512).

GRIMM : Correspondance : Ça et là.

PALISSOT : *Mémoires littéraires* (1788, tome III).

Abbé SABATIER DE CASTRES : Trois siècles de littérature française (1781, tome II).

Le nécrologe des Hommes célèbres de France, 1781.

FRÉRON : *L'Année littéraire* (1780 et autres années).

BACHAUMONT : *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres* (en plusieurs endroits).

Le Courrier de l'Europe (22 novembre 1780).

MÉTRA : *Correspondance secrète politique et littéraire* (18 et 25 novembre 1780).

LA HARPE : *Correspondance littéraire : ça et là*.

Le Journal Encyclopédique (1^{er} janvier 1779).

L'abbé GRÉGOIRE : *Mémoires*.

COURBE : *Promenades historiques à travers les rues de Nancy au XVIII^e siècle*.

Le Journal de Nancy (1781).

*Les Mauvais critiques A. M. D**** (Satire, Londres 1778).

Le Charivari, 1839 : reproduction du tableau de Montvoisin.

Bulletin de la Commission du Vieux Paris (14 mai 1903).

Poème des Vosges, par FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (Paris, chez Desenne, An. V.).

Edition des œuvres de Gilbert de 1788 chez le Jay à Paris (préface).

Edition des œuvres de Gilbert (Paris, Didot aîné, 1824), annotée par M. Amar. (Voir en note la lettre de Gilbert au duc de Fronsac, après laquelle il semble bien que celui-ci n'avait plus de raison pour le faire rouer de coups, et il faut se défier du récit que fait Bachaumont, dans ses mémoires secrets, de cette bastonnade.)

Je signalerai seulement, à cause de leur moindre importance ou de leurs erreurs :

Vigny (Stello) ; Louis Veuillot (Libres penseurs) ; Arsène Houssoye (Histoire du 41^e fauteuil ; le XVIII^e siècle) Murger ; *Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (ça et là, voir les tables) ; *Le Petit Journal* (16 avril 1897) ; *L'Eclair* (22 août 1897) ; *Annales de la Société d'émulation des Vosges* (1875) ; les Biographies ; Michaud, Didot ; l'Encyclopédie Berthelot ; *l'Officiel* du 28 juin 1880 (article d'Alphonse Daudet) ; *Le Journal : le Droit* (26 juin 1880) ; *Le Figaro* (21 août 1898) ; *Le Magasin pittoresque* (1871) ; Hégésippe Moreau (quelques vers) ; *Les Souvenirs de la marquise de Créquy* ; *L'Austrasie* (1838) (lettre du vieillard de Boudouville entièrement fausse.)
